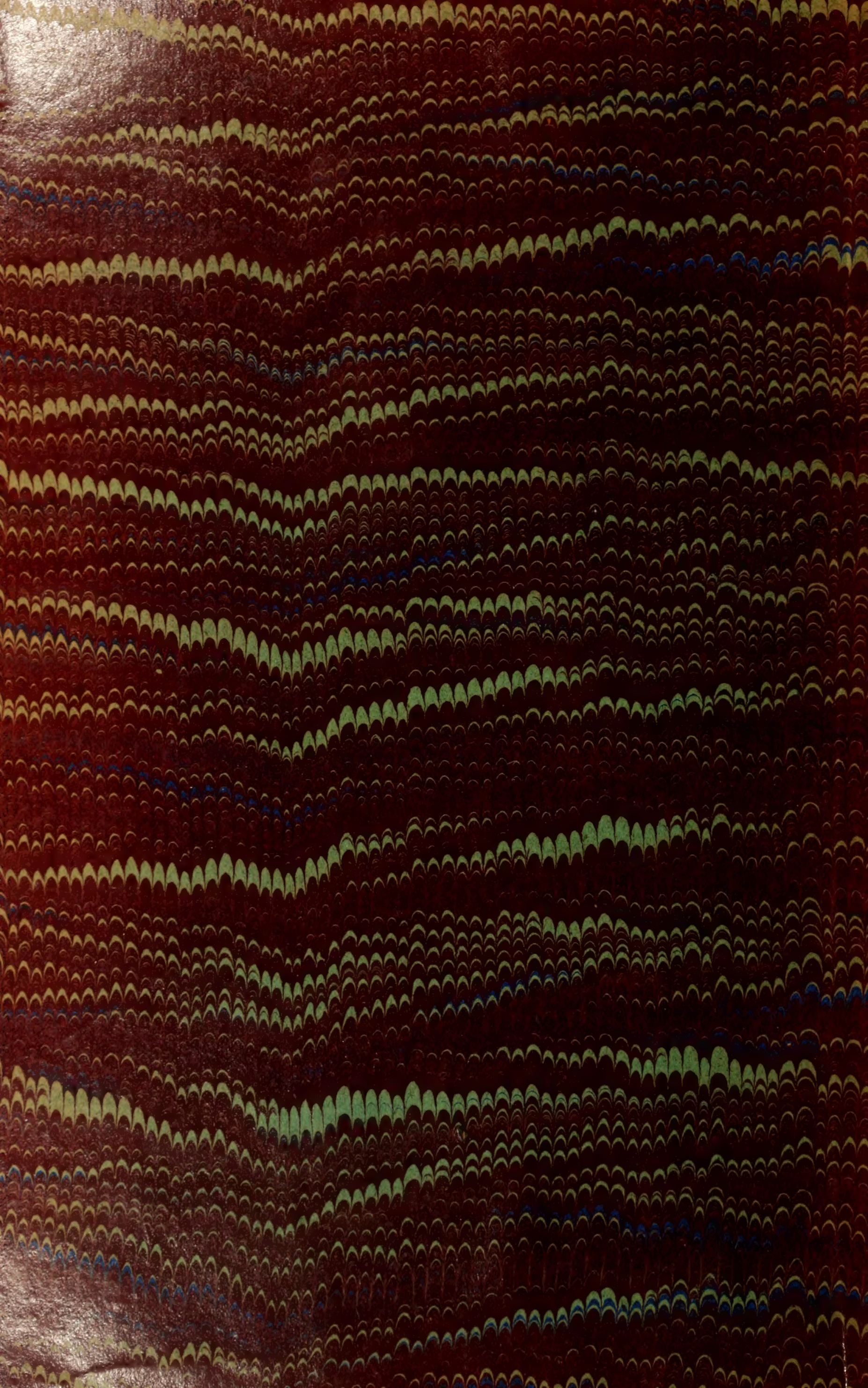
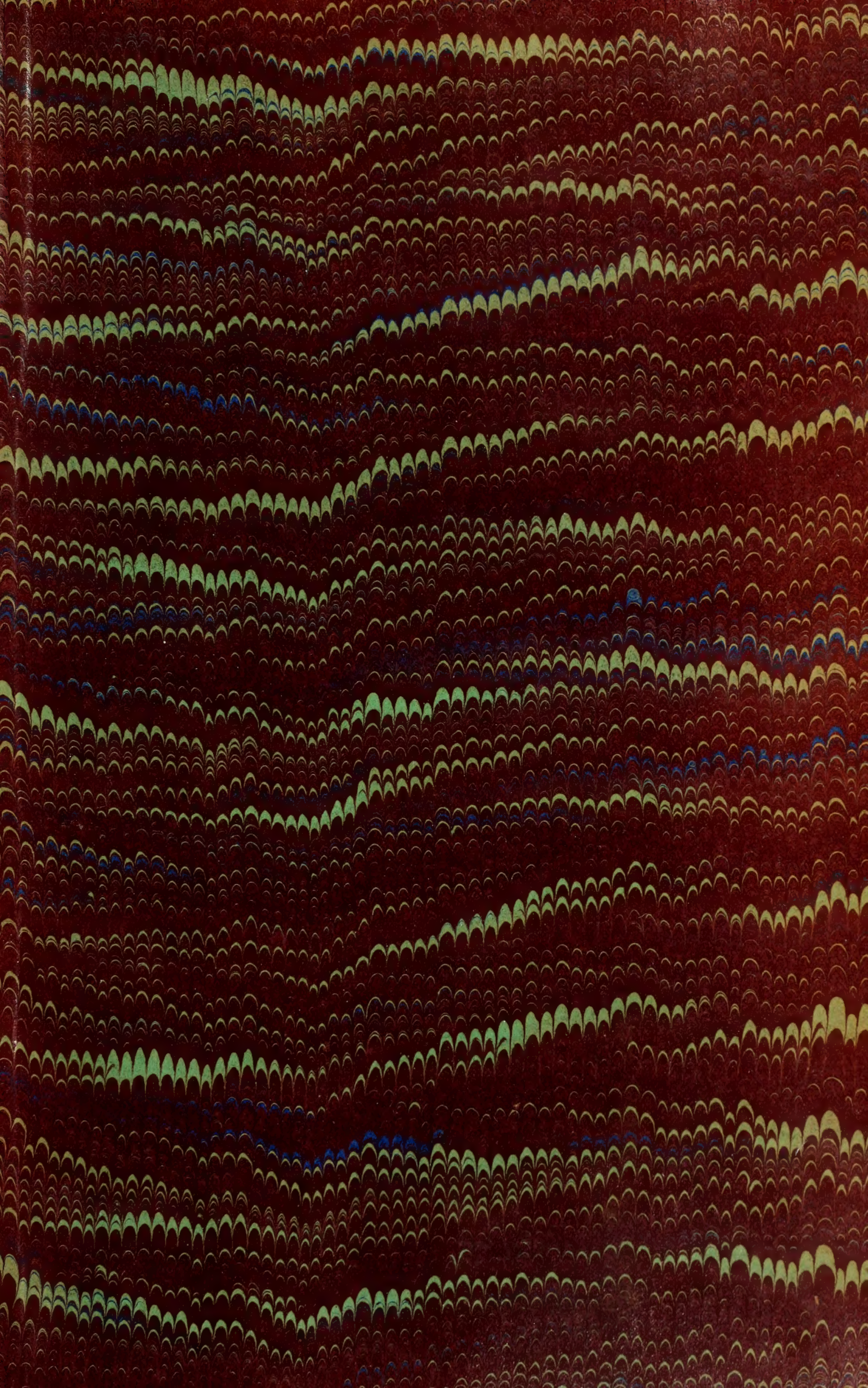
CONFÉRENCE
HUMORISTIQUE
DONNÉE PAR
Mr LAMBERT
RÉGISSEUR DU CERCLE
DRAMATIQUE 'COMŒDIA'







ANDRÉ HASS

LE MONOLOGUE
A Travers les Ages

CONFÉRENCE
HUMORISTIQUE

DONNÉE PAR

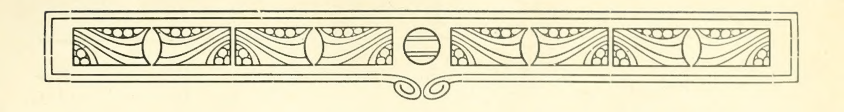
M. A. LAMBERT

AU CERCLE DES
ESCHOLIERS D'ANVERS

LE 20 MAI 1911

IMPRIMERIE DEZADALEERE & WENSELEERS
BOULEVARD BAUDOUIN, 17, BRUXELLES
TÉLÉPHONE 8624

1911



LE MONOLOGUE
A travers les Ages



CONFÉRENCE HUMORISTIQUE

Mesdames et Messieurs,

Vous vous étonnez peut être de ne point voir sur la table recouverte de drap vert, l'inévitable carafe et le classique verre d'eau sucrée. Oubli ou négligence peut-être ?... Pas le moins du monde ! Rien n'est plus intentionnel ! Les vieux usages nous n'en voulons plus ! Tel Cyrano mourant, nous bouleversons les traditions ! Nous combattons les préjugés !

En effet, les temps ne sont plus où, dans une salle triste et piteusement éclairée, devant un public composé de vieux messieurs austères, de dames renfrognées, de snobs incompréhensifs et de dormeurs incorrigibles, un conférencier à la mine sévère, sanglé dans une redingote noire, développait d'une façon nonchalente et froide les périodes d'un long discours.

A cette époque le mot « conférencier » était synonyme de raseur ; dans les locaux où sévissaient ces apôtres du verbe, on sentait peser une athmosphère universitaire et les auditeurs qui venaient là par manie ou guidés par un dilettantisme affecté, étaient tous d'accord avec eux-mêmes pour avouer qu'on s'y embêtait ferme !

En notre an de grâce 1911, les mœurs ont évolué, les conférenciers ne sont plus recrutés exclusivement parmi les censeurs et les rhéteurs et, tant il est vrai qu'on se fait à tout et que l'habitude est une seconde nature, nous trouvons normal de voir M. Ferdinand Brunetière remplacé par Dranem. Mistinguette s'improvise conférencière, pour la plus grande jalousie de certaines bonnes petites camarades et le jour est proche, sans doute, où Footit nous initiera entre 4 et 5 en quelque théâtricule, aux difficultés et aux charmes du saut périlleux et de la culbute.

Ces quelques considérations pour vous rassurer sur le caractère de mon discours ! Je suis un conférencier de mon époque et c'est en m'efforçant

de garder la juste mesure entre le pitre grotesque et le professeur acerbe, que je vais vous entretenir du « Monologue » !

Un conférencier vieux système vous eut certainement dit, pour commencer, que le mot « monologue » vient du grec *monologos* et veut dire ; « qui parle seul », mais je laisse la marotte des langues mortes au pivert de *Chantecler* et je ne vous fournirai pas l'étymologie du mot. — Je ne le ferai pas pour un empire. — Mais, au fait, je m'aperçois que je viens de le faire quand même ! C'est irréparable !

Le monologue est certainement une des choses les plus complexes que je connaisse. Il se prête à toutes les formes, se plie à toutes les exigences de l'auteur et à toutes les fantaisies de l'interprète. C'est, sans doute, la raison de sa diffusion dans les cercles, les sociétés et les réunions mondaines. Qui n'a pas dit de monologue dans son existence ?.... Que font faire les parents ravis à l'enfant très intelligent, qu'ils présentent au visiteur obséquieux. (Remarquez en passant que les parents sont toujours ravis et les enfants toujours des petits prodiges.) Que lui font-ils faire pour prouver d'une façon aussi éclatante que bruyante, la richesse de sa culture intellectuelle et la précocité de son érudition ?... Mais, tout simplement, dire un monologue: La *Cigale et la Fourmi* ou le *Loup et l'Agneau* (Mânes du grand La Fontaine épargnez-moi et pardonnez-leur) ne sont autre chose que des monologues, on ne peut plus fins d'ailleurs et qui, passant par la bouche innocente de l'enfance, deviennent généralement d'un burlesque achevé !

LES DEUX MULETS

Deux mulets cheminoient ; l'un d'avoine chargé :
L'autre portant l'argent de la Gabelle.
Celui-cy glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette :
Quand l'ennemy se presentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arreste.
Le Mulet en se défendant
Se sent percer de coups, il gemit, il soûpire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce Mulet qui me fuit, du danger se retire,
Et moi j'y tombe et je peris.
Amy, luy dit son camarade,
Il n'est pas toûjours bon d'avoir un haut employ,
Si tu n'avois servy qu'un Meusnier, comme moy,
Tu ne serois pas si malade.

Plus tard, ce sont les distributions de prix : Devant Môssieu le Maire et Môssieu le Curé, l'élève studieux vient dire un monologue, rougissant et troublé, puis applaudi à tout rompre par un auditoire qui n'a pas compris un

seul mot, il regagne sa place, le front ceint de lauriers en papier glacé et la joue honorée d'une accolade.

C'est la première consécration officielle du monologue dans la carrière de l'amateur !

Et cela continue plus tard, banquets, noces, premières communions, enterrements de vie de garçon, etc...., autant de prétextes à monologuer ! Le monologue a, je le répète, la souplesse de la gomme élastique. — Avez-vous quelques dispositions pour le vers tragique, de suite vous étudiez un fragment des classiques et vous vous produisez en public : C'est un monologue ! Vous exprimez-vous mieux en prose, êtes-vous rebelle à la langue des dieux, une simple histoire bien contée constitue encoie un monologue. De l'enfant insupportable, récitant un compliment à son grand-père, dans l'espoir d'une récompense sonnante, au vieux militaire retraité qui, se levant après le café, vous abreuve d'épopées où le lyrisme le dispute à l'héroïsme, il y a une quantité innombrable de genres différents dans le monologue. Il y en a pour soirées, pour théâtres, pour cafés-concerts, pour sociétés, il y en a en prose, en prose rythmée, en vers corrects, en vers libres, envers.... et contre tous !

Il faut se garder de confondre le monologue isolé avec ce que j'appellerai le monologue théâtral, faisant partie d'une action scénique et admis comme moyen de mettre le public au courant des intentions et des sentiments qui sont nécessaires pour la bonne compréhension de la pièce.

Or, si nous nous plaçons au point de vue purement littéraire, nous voyons, en remontant très loin dans l'histoire des lettres, que cette sorte de monologue existait dans la plus haute antiquité. Il fait partie de la tradition théâtrale. Chez les Anciens, il est vrai, existait ce que l'on appelle le chœur antique, sorte d'explication chantée, qui rendait presque inutile l'emploi du monologue au cours d'une représentation.

Les Grecs, grands amateurs de tragédies, qu'on ne peut d'ailleurs égaler de nos jours, en usèrent néanmoins couramment et je ne puis passer sous silence le monologue fameux d'Ajax expirant, dans la tragédie de *Sophocle.*

AJAX

ACTE IV. — SCÈNE PREMIÈRE

AJAX, *seul.*

Voilà, si je ne me trompe, le fer meurtrier affermi de manière à rendre son coup aussi sûr qu'il peut l'être. Présent funeste d'Hector, de ce Troyen que de tous nos ennemis je haïssais, je détestais le plus. Le voilà ce glaive fatal, nouvellement aiguisé, enfoncé dans les champs de Troie, dans une terre ennemie. Je l'ai si bien affermi de tout côtés qu'il doit me procurer, sans peine, la mort prompte que je désire. J'ai fait tout ce qui pouvait dépendre de moi. A présent c'est à toi, Jupiter, d'achever le reste et de venir à mon secours. Je ne te demande pas une grande faveur : fais annoncer à Teucer la triste nouvelle de ma mort; qu'il soit le premier à venir enlever le corps d'un ami tombé sur son épée sanglante : qu'il ne souffre point qu'aucun de mes ennemis le prévienne, en se hâtant de saisir mon cadavre pour le livrer en proie aux vautours et aux chiens dévorants : Jupiter, voilà la prière que je t'adresse. Mais c'est Mercure, c'est le conducteur des ombres aux

demeures souterraines que je prie, sitôt que cette épée aura percé mon sein, de me ménager aux enfers une descente douce et facile. Ce sont ces vierges immortelles, ces filles secourables, qui ont sans cesse les yeux ouverts sur les malheurs de l'humanité, ces Euménides sévères, dont les pas sont si rapides, ce sont elles que j'invite à connaître de quelle infortune accablé je subis la mort que m'ont donnée les Atrides. Puissent-elles, frappant ces hommes méchants et perfides, égaler leurs peines à leurs crimes! et, comme je péris devant elles de ma propre main, puissent-ils eux-mêmes, se déchirant le sein, expirer sous les yeux de tout ce qu'ils ont de plus cher! Venez donc, furies vengeresses, accourez, n'épargnez rien; exercez votre rage sur cette armée entière. Et toi, soleil, qui roules ton char sur la voûte du ciel, quand tu verras la terre où j'ai reçu le jour, retiens tes rênes d'or, annonce mon malheur et mon destin à mon père accablé d'années, à ma déplorable mère. L'infortunée! de quels gémissements, à cette nouvelle, elle remplira sa demeure! Mais que fais-je? Laissons ces pleurs superflus; hâtons-nous de couronner notre ouvrage. O mort! ô mort! viens enfin me visiter! bientôt ici je vais habiter et conférer avec toi. Clarté brillante du jour, rayonnante lumière, ô soleil! je te vois, je te parle pour la dernière fois. Murs sacrés de Salamine, ma patrie; foyers chéris de mes ancêtres; noble cité d'Athènes; amis qui fûtes nourris avec moi; fontaines, fleuves et campagnes de Troie, je vous salue; et vous, de qui j'ai reçu la naissance, adieu : voilà le dernier mot qu'Ajax vous adresse; il n'en doit plus proférer que dans les enfers.

(Il se tue).

Mais ne nous attardons pas, puisque de nos jours les pièces grecques n'ont plus cours!... Je m'excuse, chers auditeurs, d'avoir, durant une conférence humoristique, fait passer dans vos organismes sensibles ces frissons tragiques. Je l'ai cru nécessaire à l'exposition de mon sujet et nous nous consolerons de suite sans pour cela changer de catégorie, car le monologue théâtral, quoi que le plus souvent dramatique, a été employé également dans plusieurs pièces gaies ou satiriques.

Nul n'ignore, ne fut-ce que de réputation, le célèbre monologue de Figaro dans ~~*Le Barbier de Séville*~~, un des meilleurs produits des magasins du... *Beaumarchais.*

Ce monologue possède la qualité appréciable de n'être pas rasant quoique dit par un barbier.

SCÈNE III.

FIGARO seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.

O femme! femme! femme! créature faible et décevante! nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper!... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressai devant sa maîtresse, à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide! et moi comme un benêt! Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de bien? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus: du reste homme assez ordinaire! Tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (Il s'assied sur un banc. Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits;) élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le

théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule : à l'intant, un envoyé... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et du Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrisse l'omoplate, en nous disant : *chiens de chrétiens !* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient ; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recor, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net ; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissais l'espérance et la liberté. (Il se lève.) Que je voudrais bien tenir un de ces puissans de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — (Il se rassied.) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personnes qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile.* Pou-ou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille ; on me supprime ; et me voilà de rechef sans emploi ! — Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittais le monde ; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, el je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville ; il me reconnaît, je le marie ; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (Il se lève en s'échauffant.) On se débat ; c'est vous, c'est lui, c'est moi ; c'est toi ; non, ce n'est pas nous ; eh ! mais qui donc ? (Il retombe assis.) O bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis ; encore, je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues, puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ! ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ! orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées ; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop désabusé... Désabusé !... Suzon ! Suzon ! Suzon ! que tu me donnes de tourmens. — J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise. (Il se retire près de la première coulisse à sa droite.)

Dans la Comédie moderne, pas de traces de cet usage, aujourd'hui suranné. Alexandre Dumas fils est un des derniers qui s'en servit, de façon délicieuse d'ailleurs. Le monologue des pêches, dans le *Demi-Monde*, est, je crois, présent à la mémoire de tous !

LE DEMI-MONDE

OLIVIER.

Eh bien, entrez un jour chez un marchand de comestibles, chez Chevet ou chez Potel, et demandez-lui ses meilleures pêches. Il vous montrera une corbeille contenant des fruits magnifiques posés à quelque distance les uns des autres et séparés par des feuilles, afin qu'ils ne puissent se toucher ni se corrompre par le contact ; demandez-lui le prix, il vous répondra : « Trente sous la pièce, » je suppose. Regardez autour de vous, vous verrez bien certainement dans le voisinage de ce panier un autre panier rempli de pêches toutes pareilles en apparence aux premières, seulement plus serrées les unes contre les autres, ne se laissant pas voir sur tous leurs côtés et que le marchand ne vous aura pas offertes... Dites-lui : « Et combien celles-ci ? » Il vous répondra : « Quinze sous. » Vous lui demanderez tout naturellement pourquoi ces pêches, aussi grosses, aussi belles, aussi appétissantes que les autres, coûtent moins cher ? Alors, il en prendra une au hasard, le plus délicatement possible, entre ses deux doigts, il la retournera, et vous montrera, dessous, un tout petit point noir qui sera la cause de ce prix inférieur. Eh bien, mon cher, vous êtes ici dans le panier des pêches à quinze sous. Les femmes qui vous entourent ont toutes une faute dans leur passé, une tache sur leur nom; elles se pressent les unes contres les autres pour qu'on le voie le moins possible ; et, avec la même origine, le même extérieur et les mêmes préjugés que les femmes de la société, elles se trouvent ne plus en être, et composent ce que nous appelons le « Demi-monde ».

Cette audition me dispense de tous commentaires et je me contenterai de citer pour rappel le monologue d'*Hamlet* sur la Mort dans l'œuvre universellement appréciée de Shakespaere, celui de Jeanne d'Arc dans le chef-d'œuvre de Schiller, celui d'Auguste dans *Cinna* du grand Corneille et plus près de nous la Méditation de Charles-Quint devant le tombeau de Charlemagne dans le triomphant *Hernani* de Victor Hugo.

SCÈNE II

DON CARLOS, seul.

Charlemagne, pardon ! ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères.
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument.
— Ah! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée!
Un édifice avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.
Presque tout les États, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires ;
Mais le peuple a parfois son pape ou son césar,
Tout marche et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate
Électeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut

Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon;
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon;
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont
Surgir, le globe en main ou la tiare au front.
Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que par eux et pour eux. Un suprême mystère
Vit en eux; et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défond. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-même, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tout deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.
— L'empereur! l'empereur! être empereur! O rage,
Ne pas l'être! et sentir son cœur plein de courage!
Qu'il fut heureux celui qni dort dans ce tombeau!
Qu'il fut grand! De son temps c'était encor plus beau.
Oh! quel destin! — Pourtant cette tombe est la sienne!
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne?
Quoi donc! avoir été prince, empereur et roi!
Avoir été l'épée, avoir été la loi!
Vivant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne!
Quoi! pour titre césar et pour nom Charlemagne!
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde!... Et que tout tienne là!
Ah! briguez donc l'empire! et voyez la poussière
Que fait un empereur! Couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte. Élevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dite : C'est assez!
Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
Voilà le dernier terme!... Oh! l'empire! l'empire!
Que m'importe! j'y touche, et le trouve à mon gré.
Quelque chose me dit : Tu l'auras! je l'aurai.
Si je l'avais!... O ciel! être ce qui commence!
Seul, debout, au plus haut de la spirale immense!
D'une foule d'États l'un sur l'autre étagés
Être la clef de voûte, et voir sous soi rangés
Les rois, et sur leurs têtes essuyer ses sandales;
Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons;
Puis évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons;
Puis clercs et soldats; puis, loin du faîte où nous sommes,
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes
Les hommes! c'est-à-dire une foule, une mer,
Un grand bruit; pleurs et cris; parfois un rire amer.
Ah! le peuple! océan! onde sans cesse émue,
Où l'on ne jette rien sans que tout remue!
Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau!

Miroir ou rarement un roi se voit en beau!
Ah! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus! —
Gouverner tout cela! monter, si l'on vous nomme,
A ce faîte! y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme
Avoir l'abîme là! — Malheureux! qu'ai-je en moi?
Être empereur? mon Dieu! j'avais trop d'être roi!
Certe, il n'est qu'un mortel de race peu commune
Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
Mais, moi! qui me fera grand? qui sera ma loi?
Qui me conseillera?

Il tombe à genoux devant le tombeau.

Charlemagne! c'est toi!

En notre siècle de réalisme, le goût plus accusé du public pour le vrai et le tangible au spectacle, ont fait disparaître de plus en plus l'usage de ces apartés dramatiques.

Il faut nous en féliciter, car nous tendons à une perfection et de nos jours les poulets ne sont plus en carton, les acteurs se permettent de tourner le dos au public lorsque ce geste est motivé par l'action et le spectacle d'un artiste soliloquant au milieu du plateau nous semblerait maintenant faux et en dehors du mouvement.

Une fois sorti du théâtre le mot « monologue » prend une toute autre signification, car telle tirade célèbre d'une pièce en vers ne constituant pas un aparté au théâtre se range dans la catégorie monologique dès qu'elle est interprétée indépendamment de l'ouvrage. Quoi de plus intéressant que la Ballade des Nez de *Cyrano de Bergerac* par exemple :

CYRANO.

Ah! non! c'est un peu court, jeune homme!
On pouvait dire... Oh! Dieu!... bien des choses en somme...
En variant le ton, — par exemple, tenez :
Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez,
Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse! »
Amical : « Mais il doit tremper dans votre tasse :
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap! »
Descriptif : « C'est un roc!... c'est un pic!... c'est un cap!
Que dis-je, c'est un cap?... C'est une péninsule! »
Curieux : « De quoi sert cette oblongue capsule?
D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux? »
Gracieux : « Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce perchoir à leur petites pattes? »
Truculent : « Ça, monsieur, lorsque vous pétunez,
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée? »
Prévenant : « Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids, de tomber en avant sur le sol! »
Tendre : « Faites-lui faire un petit parasol

De peur que sa couleur au soleil ne se fane! »
Pédant : « L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane
Appelle Hippocampelephantocamélos
Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os! »
Cavalier : « Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ?
Pour pendre son chapeau, c'est vraiment très commode! »
Emphatique : « Aucun vent ne peut, nez magistral,
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral! »
Dramatique : « C'est la Mer Rouge quand il saigne! »
Admiratif : « Pour un parfumeur, quelle enseigne! »
Lyrique : « Est-ce une conque, êtes-vous un triton ? »
Naïf : « Ce monument, quand le visite-t-on ? »
Respectueux : « Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue! »
Campagnard : « Hé, ardé! C'est-y un nez? Nanain!
C'est queuqu'navet géant ou ben queuqu'melon nain! »
Militaire : « Pointez contre cavalerie! »
Pratique : « Voulez-vous le mettre en loterie?
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot! »
Enfin parodiant Pyrame en un sanglot :
« Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
A détruit l'harmonie! Il en rougit, le traître! »
— Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit :
Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
Vous n'en eûtes jamais un atome, et des lettres
Vous n'avez que les trois qui forment le mot : sot!
Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
Me servir toutes ces folles plaisanteries,
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
De la moitié du commencement d'une, car
Je me les sers moi-même, avec assez de verve,
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

D'autre part, certaines poésies qui ne furent pas écrites par leur auteur pour être dites et destinées simplement à la lecture ont été néanmoins interprétées en public à la façon des monologues courants : Alfred de Musset, Baudelaire, Hugo et surtout le bon François Coppée ont été maintes fois mis à contribution!

François Coppée surtout, en dépit d'un style un peu rococo et trop volontairement bourgeois, a l'heur de plaire dans les réunions familiales. Et comme aurait dit Alphonse Allais, c'est peut-être en dépit de ce style un peu pompier qu'on s'accorde à lui trouver quelque flamme!

Certes, les mânes du poète des humbles doivent tressaillir dans les régions paradisiaques lorsque le petit jeune homme qu'on invite parce qu'il dit bien les vers, psalmodie les strophes prud'hommesques du *Petit Épicier de Montrouge*, de la sempiternelle *Bénédiction*, ou de la *Grève des Forgerons!*

Je dois signaler qu'avant François Coppée, Eugène Manuel fut un des premiers à cultiver un genre de poésies familières, intimes et populaires. Il fut, lui aussi, le poète attitré des humbles et le chantre de la vie domestique.

Le nom de l'auteur des *Ouvriers* restera certainement parmi les plus répandus dans les milieux où l'on récite.

La Robe seule eut suffi à justifier sa notoriété.

LA ROBE

Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux
La femme et le mari se querellaient tous deux.
Il avait, le matin, dormi, cuvant l'ivresse,
Et s'éveillait, brutal, mécontent, sans caresse,
Le regard terne encore, et le geste alourdi,
Quand l'honnête ouvrier se repose, à midi.
Il avait faim; sa femme avait oublié l'heure;
Tout n'était que désordre aussi dans sa demeure,
Car le coupable, usant d'un stupide détour,
S'empresse d'accuser, pour s'absoudre à son tour!

« Qu'as-tu fait? d'où viens-tu? réponds-moi. Je soupçonne
Une femme qui sort et toujours m'abandonne.
— J'ai cherché du travail : car, tandis que tu bois,
Il faut du pain pour vivre, et s'il gèle, du bois!
— Je fais ce que je veux!
— Donc je ferai de même!
— J'aime ce qui me plaît!
— Moi, j'aimerai qui m'aime.
— Misérable!... »

Et soudain, des injures, des cris,
Tout ce que la misère inspire aux cœurs aigris;
Avec des mots affreux, mille blessures vives;
Les regrets du passé, les mornes perspectives,
Et l'amer souvenir d'un grand bonheur détruit.
Mais l'homme, tout à coup :
« A quoi bon tout ce bruit?
J'en suis las! tous les jours, c'est dispute nouvelle,
Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle.
Beau ménage vraiment que le nôtre, après tout!
Je prends, à vivre ainsi, l'existence en dégoût.
Rien ne m'attire plus dans cette chambre sombre
Où la chance est mauvaise, où des malheurs sans nombre
M'ont accablé. »
La femme aussitôt :
« Je t'entends,
Eh bien, séparons-nous! d'ailleurs, voilà longtemps
Que nous nous menaçons.
— C'est juste!
— En conscience
Une vie impossible!
— Un martyre!
— Un Enfer!
J'ai déjà trop tardé.
— J'eus trop de patience,
— Va-t'en donc, dit la femme, ayant assez souffert;
Garde ta liberté; moi, je reprends la mienne!

C'est assez travailler pour toi. Quoi qu'il advienne,
J'ai mes doigts, j'ai mes yeux : je saurai me nourrir.
Va boire ! tes amis t'attendent : va courir
Au cabaret ! le soir, dors où le vin te porte !
Je ne t'ouvrirai plus, ivrogne, cette porte !
— Soit. Mais supposes-tu que je vais te laisser
Les meubles, les effets, le linge, et renoncer
A ce qui me revient dans le peu qui nous reste,
Emportant, comme un gueux, ma casquette et ma veste ?
De tout ce que je vois, il me faut la moitié,
Partageons. C'est mon bien.
— Ton bien ? quelle pitié !
Qui de nous pour l'avoir montra plus de courage ?
O pauvre mobilier, que j'ai cru mon ouvrage !
N'importe ! je consens encore à partager :
Je ne veux rien de toi, qui m'es un étranger ! »

Et les voilà prenant les meubles, la vaisselle,
Examinant, pesant ; sur leur front, l'eau ruisselle ;
La fièvre du départ a saisi le mari ;
Muet, impatient et sans rien d'attendri,
Ouvrant chaque tiroir, bousculant chaque siège,
Il presse ce travail impie et sacrilège.
Tout est bouleversé dans le triste taudis,
Dont leur amour peut-être eût fait un paradis.
Confusion sans nom, spectacle lamentable!
Partout sur le plancher, sur le lit, sur la table,
Pêle-mêle, chacun, d'un rapide regard,
Entasse les objets et se choisit sa part.
« Prends ceci; moi cela!
— Toi ce verre; moi, l'autre;
— Ces flambeaux, partageons!
— Ces draps, chacun le nôtre ! »
Et tous deux consommaient, en s'arrachant leur bien,
Ce divorce du peuple, où la loi n'est pour rien.

Le partage tirait à sa fin; la journée,
Froide et grise, attristait cette tâche obstinée;
Quand soudain l'ouvrier, dans le fond d'un placard,
Sur une planche haute, aperçoit à l'écart
Un vieux paquet noué, qu'il ouvre et qu'il déplie.
Qu'est-ce cela ? dit-il ; du linge qu'on oublie?
Voyons!... des vêtements?... une robe? un bonnet?... »
Leur regard se rencontre, et chacun reconnaît,
Intactes et dormant sous l'oubli des années,
D'une enfant qui n'est plus, les reliques fanées.
Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix;
Leur cœur est traversé d'un éclair d'autrefois;
Leur fille en un instant revit là, toute entière,
Dans sa première robe, hélas ! et sa dernière.
« C'est à moi, c'est mon bien ! dit l'homme en la pressant.
— Non, tu ne l'auras pas, dit-elle en pâlissant ;
Non, c'est moi qui l'ai faite et moi qui l'ai brodée....
— Je la veux.
— Non, jamais ! pour moi je l'ai gardée,

Et tu peux prendre tout ! laisse-moi seulement,
Pour l'embrasser toujours, ce petit vêtement.
O cher amour ! pourquoi Dieu l'a-t-il rappelée ;
Depuis trois ans tantôt qu'elle s'en est allée,
Si bonne et si gentille !... Ah ! depuis son départ,
Tout a changé pour moi : maintenant c'est trop tard ! »

Et, d'un pas chancelant, elle prit en silence
Les objets, qu'il lâcha sans faire résistance.
Elle arrêta longtemps sur ces restes sacrés,
Immobile et rêvant, ses yeux désespérés :
Embrassa lentement l'étroite robe blanche,
Le petit tablier, le bonnet du dimanche ;
Puis, dans les mêmes plis, comme ils étaient d'abord,
Sombre, elle enveloppa les vêtements de mort,
En murmurant tout bas :
« Non ! non ! c'est trop d'injure !
Tu te montres trop tard ! »
— Trop tard ? En es-tu sûre ?
Dit l'homme en éclatant : et puisque notre enfant
Vient nous parler encore, et qu'elle nous défend
De partager la robe où nous l'avons connue,
Et que pour nous gronder son âme est revenue,
Veux-tu me pardonner ? je ne peux plus partir !
Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.
Elle courut à lui :
« Tu pleures ?... ta main tremble ?... »
Et tous deux, sanglotant, dirent : « Restons ensemble ! »

Un mot en passant sur l'usage du monologue dans nos pays à diverses époques. Il est bien évident que depuis des temps immémoriaux, certaines pièces de vers extraites d'ouvrages théâtraux ou écrits pour la lecture, ont pu être dits en société. Il est absolument certain qu'en divers cercles artistiques, à l'époque de Jacques Villon par exemple, la récitation de ballades, sonnets ou épigrammes constituait le plus clair des réjouissances, mais cela ne s'appelait pas dire un monologue. On peut en conclure que le monologue tel que nous le comprenons à présent n'existait pas ! Il a donc fallu l'inventer. Or, si nous en croyons certaines anthologies fort bien documentées, la création du monologue *moderne* serait dû au grand savant et poète Charles Cros, auteur de petites compositions d'une gaîté extravagante parues en 1883, le même qui découvrit la photographie des couleurs bien avant les frères Lumière, et déposa à l'Académie des Sciences un rapport sur une sorte de phonographe de son invention, précédant de quelques années l'Américain Edison. Il écrivit également une étude sur les moyens de communications avec les planètes. C'était donc un auteur comique doublé d'un auteur cosmique. Il nous a laissé entre autres un monologue célèbre intitulé : le *Hareng Saur*.

LE HARENG SAUR

de Charles Cros.

Il était un grand mur blanc, nu, nu, nu,
Contre le mur une échelle, haute, haute, haute,
Et par terre un hareng saur sec, sec, sec,

Il vient tenant dans ses mains sales, sales, sales,
Un marteau lourd, un grand clou pointu, pointu, pointu,
Un peloton de ficelle gros, gros, gros,
Il monte à l'échelle haute, haute, haute,
Et plante le clou pointu, toc, toc, toc,
Tout en haut du grand mur blanc, nu, nu, nu,
Il laisse aller le marteau qui tombe, qui tombe, qui tombe,
Attache ou clou la ficelle longue, longue, longue,
Et au bout le hareng saur, sec, sec, sec,
Il redescent de l'échelle haute, haute, haute,
Et l'emporte avec le marteau lourd, lourd, lourd,
Puis s'en va ailleurs, loin, loin, loin,
Et depuis le hareng saur, sec, sec, sec,
Au bout de cette ficelle longue, longue, longue,
Très lentement se balance toujours, toujours, toujours,
J'ai composé cette histoire simple, simple, simple,
Pour mettre en fureur les gens graves, graves, graves,
Et amuser les enfants petits, petits, petits.

Le pince-sans-rire de talent dont cette œuvre synthétise à peu près toute la verve folle fut de la fondation du cabaret du *Chat Noir* et son impulsion fut suivie par d'autres humoristes de talent tels que Goudezky, Mac-Nab et Hyspa qui, dans des genres différents, orientèrent le monologue vers une voie nouvelle.

Goudezky se plaisait à parodier les morceaux les plus connus des grandes poètes. C'est à lui que nous devons le pastiche du sonnet fameux d'Arvers et des monologues où il se plaisait à accumuler les difficultés prosodiques.

Mac-Nab blaguait les grands de la terre avec le même humour à froid qui lui servait à fustiger les petits travers domestiques et sociaux de ses contemporains, c'était le monologuiste impassible ! Aujourd'hui ce genre tend à disparaître : A l'impassible nul n'est tenu !

Quant à Vincent Hyspa, nous pouvons encore aujourd'hui applaudir ses compositions d'une ironie spéciale qu'il interprète avec un calme parfait et un accent méridional indescriptible, opposition qui l'a fait surnommer à Paris le Belge de Narbonne.

LES FLEURS

de Vincent Hyspa.

Moi sous-chef des odeurs suaves,
Et qui marche toujours à côté du bonheur,
Je professe à l'égard des fleurs,
Qu'elles prennent des airs penchés ou des airs graves,

Une horreur profonde qu'accroît
Ce servage par qui — sans être humiliées,
Elles sont en gerbes liées
Ou serves de la terre en quelque vase étroit.

Du trottoir au sixième étage,
Elles sévissent, elles entrent sans douleur
Chez nous et jusque dans nos mœurs...
Toujours des fleurs! partout des fleurs! même en voyage.

Elles sont trop! — Et c'est tout bas
Que je le dis : il en est encor d'inconnues,
Dans des serres entretenues;
Pourvu mon Dieu! pourvu qu'elles n'en sortent pas!

Celles-là sont bien moins coupables
Qu'on ne voit pas. Mais on en voit! Mais il y a
Cet implacable dalhia,
Toujours poussant et repoussant, inéluctable!

Mais il y a la rose : amour;
La violette : qui se fait toute petite;
Enfin la grande marguerite :
Du désespoir et puis de l'espoir tour à tour.

On peut pardonner à la rose,
A la rose qui vit l'espace d'un matin;
Dont on sait le nom en latin
Et qui, malgré ce nom, n'est presque jamais rose.

La marguerite, passe encor!
Ah! l'anémique marguerite au cœur jonquille,
Qu'interroge la jeune fille,
Et qui fleurit dans les cheveux d'ébène et d'or.

Mais il y a la violette,
Qu'on dit simple et timide et qui va se doublant
Avec, après elle, un relent
De parfumeur ou de cabinet de toilette!

Mais il y a, mais il y a
Le dalhia, plus régulier qu'une caserne,
Qu'un hôtel vide et sans lanterne
Le dalhia! ce grand cochon de dalhia!

Bien que je sois un peu poète,
Je suis bon et ne peux faire aucun mal aux fleurs,
Je suis de l'avis de l'auteur
Qui dit dans un langage étranger, mais honnête :

Qu'il ne faut point battre — ô douceur! —
Une femme avec une fleur! — c'est très logique —
Et je prends une bonne trique,
Pourtant, je vous l'ai dit, je n'aime pas les fleurs.

Affectionnant les antithèses (influence due à la lecture de Victor Hugo peut-être), je crois utile de signaler les fantaisies inénarrables de Jules Moy, humoriste aussi trépidant que Vincent Hyspa est nonchalant. Je choisis au hasard : *Blackboulé au Conservatoire*, qui fut dit par l'auteur du *Chat Noir* et, détail piquant, interprété par des artistes de la Comédie Française.

BLACKBOULÉ AU CONSERVATOIRE

Voulez-vous savoir pourquoi je n'ai même pas pu obtenir un troisième accessit au Conservatoire ? Eh bien, ce n'est pas faute d'avoir eu des professeurs (j'en avais trois, MM. X., Y. et Z.) (1), mais c'est la faute de mes professeurs, et tout cela, parce que ces messieurs différaient absolument d'opinions entre eux. Vous allez en juger :

Je concourais pour la tragédie. Ayant un fort faible pour Racine, j'avais choisi comme sujet de concours la première scène du premier acte d'*Athalie*.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.....

Est-il assez joli ce premier vers? A mon avis c'est ce qu'il y a de mieux dans l'ouvrage; je trouve ce vers imposant de majesté, aussi, m'étais-je mis en tête de le déclamer d'une façon irréprochable, d'autant plus, vous savez, que, quand on débute mal, on est flambé d'avance.

Ma première idée était de déclamer comme ceci, par exemple :

Oui... je viens dans son temple adorer l'Éternel.

en appuyant sur le mot *Oui*, histoire d'abord de réveiller les membres du Jury, et ensuite pour bien faire sentir l'affirmation de ma détermination.

Oui... je viens dans son temple adorer l'Éternel.

La veille du concours, j'allai rendre visite à mon premier professeur, M. X., pour lui demander les quelques conseils de la dernière heure. M. X. me reçut d'une façon charmante et m'invita à lui réciter mon morceau de concours, et je commençai :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

M. X. m'interrompit aussitôt en me disant :

— Mais, mon ami, il ne faut pas hurler le mot *Oui*. Evitez au contraire de le prononcer; c'est une simple cheville pour faire un pied, ce mot ne veut rien dire; Racine l'avait d'abord supprimé, mais il l'a rétabli quand il s'est aperçu que son vers n'avait plus que onze pieds.

Le mot important du vers est : *Je viens.*

Il faut prononcer comme ceci.

Oui, *je viens.* dans son temple adorer l'Éternel.

en ayant soin d'appuyer fortement sur *Je viens* afin d'attirer l'attention générale sur votre arrivée.

Le public commençait à s'impatienter et vous lui dites : Voilà! Je viens! Il n'y a pas deux façons de dire ça. Suivez surtout bien mes recommandations; j'assisterai demain au concours.

Je remerciai vivement M. X., mais pour plus de sûreté j'allai consulter M. Y., sans lui dire toutefois que je sortais de chez M. X., parce que vous savez, M. X. et M. Y. ne peuvent pas se sentir.

M. Y. me reçut d'une façon charmante, m'invita également à lui réciter mon morceau de concours, et je déclamai suivant le rite de M. X. :

Oui, *je viens*, dans son temple adorer l'Éternel.

— Quel est le misérable, hurla M. Y., qui vous a appris à dégoiser ça de pareille façon? *Je viens! Je viens!* On le voit bien que vous venez! Vous diriez : Je ne viens pas! qu'on ne vous croirait pas puisque vous arrivez; mais où allez-vous? Voilà toute la question. Eh bien, mon ami, vous allez *dans un temple* et il ne faut pas vous gêner pour le dire; il n'y a pas de honte à rentrer dans un temple.

Il n'y a qu'une façon de dire ce vers, la voici :

Oui, je viens *dans son temple* adorer l'Éternel.

Il faut que le public sache que vous ne vous êtes pas trompé d'endroit et que vous n'êtes pas venu dans un temple en croyant entrer chez un marchand de tabac. Maintenant que vous adoriez l'Éternel, que vous ne l'adoriez pas, ça c'est votre affaire; cela ne regarde personne.

(1) On est libre de mettre les noms qu'on veut

Suivez surtout mes indications, j'assisterai demain au concours.

Je remerciai vivement M. Y., mais pour plus de sûreté, j'allai consulter M. Z. sans lui dire toutefois que je sortais de chez M. Y., parce que, vous savez M. Y. et M. Z. ne peuvent pas se sentir.

M. Z. me reçut d'une façon charmante, m'invita même à dîner et à lui réciter mon morceau de concours, et je déclamai suivant le rite de M. Y. :

Oui, je viens *dans son temple* adorer l'Éternel.

Ah! si vous aviez vu M. Z.! il en fumait!

— Quel est le sagouin, éclata-t-il, qui vous a donné de pareilles leçons? *dans son temple! dans son temple!* Vous n'avez pas besoin de beugler que vous entrez dans un temple; on le voit bien puisque la scène représente une synagogue et non pas un café-concert! Mais qu'est-ce que vous venez y faire, dans ce temple? Avez-vous oublié votre parapluie? Avez-vous un rendez-vous d'affaires? Venez-vous faire une partie de manille aux enchères? Non! n'est-ce pas, vous êtes entré là faire vos dévotions, eh bien, dites-le donc et prononcez-moi ce vers comme ceci :

Oui, je viens dans son temple *adorer l'Éternel.*

afin qu'on voie que vous n'avez qu'un but, qu'une seule idée : *Adorer l'Éternel;* il faut que le public se dise : A la bonne heure, voilà un garçon qui a richement envie d'adorer l'Éternel!

Le lendemain, mes trois professeurs étaient dans la salle, l'un à droite, l'autre au milieu, le troisième à gauche. Quand mon tour vint, je déclamai en les regardant successivement :

Oui, *je viens... dans son temple... adorer l'Éternel!*

Et je fus blackboulé honteusement!

C'est toujours comme ça quand on a trop de professeurs, et... pas assez de recommandations!

En notre délicieux XXme siècle, les salons littéraires paraissent avoir à tout jamais disparu, le dernier salon où l'on cause n'est plus maintenant que le dernier salon où l'on pose, les cénacles artistiques n'existent plus guère qu'en souvenir. Les Mécènes se font de plus en plus rares et la noble dame qui protège les arts semble n'être plus qu'un mythe! Ce sont des types d'une espèce éteinte et que l'on peut délibérément cataloguer dans la classe des iguanodons et des ichtyosaures.

Mais il importe de faire la part du snobisme et l'usage est resté dans les salons de l'aristocratie et même de la bourgeoisie de chanter et de monologuer à l'heure du *five-o'clock* ou à l'issue d'un repas. La maîtresse de maison a tout prévu : « Nous aurons ce soir Machin, l'artiste bien connu des Folies-Décadentes! » ou bien les choses se passent à l'improviste. « Dites donc, Monsieur Un Tel, vous qui déclamez si bien, dites-nous donc quelque chose ».

Voici la phrase consacrée par laquelle la gracieuse hôtesse traduit l'impatience légitime ou simulée des convives. Et le brave jeune homme interpellé, s'étant fait un peu prier pour la forme! Oh! la fôôôr...me! ajuste sa cravate, se passe la main dans les cheveux, puis s'accoudant à la bordure de la cheminée ou s'appuyant sur le Pleyel, débite des strophes généralement anodines.

« Dites-nous donc quelque chose! Redites-nous quelque chose »! Clichés invariables qui servirent de titres au délicieux poète humoristique Miguel Zamacoïs pour la perpétration de deux volumes de monologues pleins de verve et d'originalité.

BALLADE D'UN PRODUIT CONTRE LE CORYZA QUE MONSIEUR CYRANO POUR LE NEZ COMPOSA

Oui, Messieurs, je vends une poudre
Contre le rhum de cerveau...
Seul, dans un mortier je sais moudre
Ce remède exquis et nouveau !
Approchez tous, enchifrenés !
Point de mauvais goût dans la bouche !
Fourrez-vous ceci dans le nez :
A la fin de l'emploi, je mouche !

Ce que c'est, Messieurs ? Hé ! qu'importe !
Du pays de Perlimpinpin
C'est une poudre que j'apporte !
C'est le remède souverain !...
Messieurs ! ce produit bon marché
Rend l'odorat dès qu'il le touche
Au pauvre nez le plus bouché :
A la fin de l'emploi, je mouche !

ENVOI

Envoi contre remboursement...
C'est quatre francs vingt que je touche...
Qui veut de mon reniflement ?
A la fin de l'emploi, je mouche !

D'autres morceaux sont devenus véritablement classiques dans le genre salon ! Car il y a un « genre salon », si paradoxal que cela puisse sembler et je connais tel poète râté dont les Muses rebelles n'ont jamais pu obtenir les faveurs du gros public et qui s'est confiné dans la production exclusive de monologues pour réunions mondaines. Et quelle poésie !... Avec ce genre d'élucubrations rien à craindre pour les oreilles des jouvenceaux et des jeunes fillettes à l'esprit curieux. Si ça n'intéresse personne, du moins on sourit complaisamment, on applaudit de même et la morale est sauve ! MM. Woeste et Bérenger sont satisfaits !

Il existe, fort heureusement pour les gens possédant quelque intellectualité, des monologues célèbres à juste titre et qui, sans être spécialement destinés à cet emploi, sont fort prisés dans les salons de bon goût. Le *Sous-Préfet aux Champs*, de l'immortel Alphonse Daudet en est, à mon avis, le prototype.

LE SOUS-PRÉFET AUX CHAMPS

M. le sous-préfet est en tournée. Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit

claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre... Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré; il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées :

— Messieurs et chers administrés...

Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite :

— Messieurs et chers administrés... la suite du discours ne vient pas.

La suite du discours ne vient pas... Il fait si chaud dans cette calèche!... A perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du Midi... L'air est embrasé... et sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts de poussière blanche, des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre... Tout à coup, M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe :

— Venez donc par ici, monsieur le sous-préfet; pour composer votre discours, vous serez beaucoup mieux sous mes arbres...

M. le sous-préfet est séduit; il saute à bas de sa calèche et dit à ses gens de l'attendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts.

Dans le petit bois de chênes verts il y a des oiseaux, des violettes, et des sources sous l'herbe fine... Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter, les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon... Tout ce petit monde-là n'a jamais vu le sous-préfet, et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

A voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent... Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette de chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier ministre.

— C'est un artiste! dit la fauvette.

Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste, puisqu'il a une culotte en argent; c'est plutôt un prince.

— C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil.

— Ni un artiste, ni un prince, interrompt un vieux rossignol, qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture... Je sais ce que c'est : c'est un sous-préfet!

Et tout le petit bois va chuchotant :

— C'est un sous-préfet! c'est un sous-préfet!

— Comme il est chauve! remarque une allouette à grande huppe.

Les violettes demandent :

— Est-ce que c'est méchant?

— Est-ce que c'est méchant? demandent les violettes.

Le vieux rossignol répond :

— Pas du tout!

Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là... Impassible au milieu de tout ce joli tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la Muse des comices agricoles, et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie :

— Messieurs et chers administrés ..

— Messieurs et chers administrés, dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie...

Un éclat de rire l'interrompt; il se retourne et ne voit rien qu'on gros pivert qui le regarde en riant, perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours; mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin :

— A quoi bon ?

— Comment! a quoi bon? dit le sous-préfet, qui devient tout rouge; et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle :

— Messieurs et chers administrés...

— Messieurs et chers administrés... a repris le sous-préfet de plus belle.

Mals alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement :

— Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon ?

Et les sources lui font sous la mousse une musique divine; et dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs; et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.... M. le sous-préfet, grisé de parfums, ivre de musique, essaye vainement de résister au nouveau charme qui l'envahit. Il s'accoude sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois :

— Messieurs et chers administrés.... Messieurs et chers admi.... Messieurs et chers....

Puis il envoie les administrés au diable; et la Muse des comices agricoles n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô Muse des comices agricoles !.... Lorsque, au bout d'une heure, les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur.... M. le sous-préfet était couché sur le ventre, dans l'herbe, débraillé comme un bohème. Il avait mis son habit bas.... et, tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.

Ici vous avez pu en juger, la forme harmonieuse et l'allure délicatement ironique s'allient fort bien, et c'est pourquoi cette prose agréable charmera toujours les plus fervents épicuriens sans pour cela scandaliser M. Prud'homme.

Quelques artistes de théâtre et non des moindres, se sont spécialisés dans l'interprétation du monologue. Le regretté Coquelin Cadet avait acquis dans ce genre une réputation universelle. Sa face simiesque, ses gestes saccadés, son organe vibrant ressemblant quelque peu à une trompette de bazar, tout en sa personnalité contribuait à en faire un monologuiste extrêmement comique. Il existe en librairie une série de monologues de différents auteurs et parus sous le titre général de « Monocoquelogues », néologisme savoureux et inattendu.

Grenet-Daucourt, auteur dramatique célèbre, fut un des fournisseurs attitrés de Coquelin Cadet. Certains de ses monologues sont devenus d'ailleurs très populaires. Il en est un cependant qui, quoiqu'assez peu connu, possède toutes les qualités de variété et d'esprit du monologue joué. On pourrait, en réalité, le qualifier de comédie à un personnage.

J'ai nommé : *Le Torchon brûle*.

Félix Galipaux, l'auteur des *Galipettes*, que nous avons tous applaudi, tour à tour dans l'opérette, la comédie et le vaudeville, interprète également

d'une façon épique et avec le toupet... dont l'a gratifié la nature des monologues dont il est, la plupart du temps l'auteur, détail qui a, je crois, son importance. Galipaux, en effet, doit le plus clair de sa popularité aux monologues et aux monomimes, sorte de petites pantomimes qu'il joue seul et dont il est l'inventeur.

HISTOIRE D'UN CRIME

A Lecornu.

I

Très lyrique.

Sur le sommet d'un roc, solitaire et sauvage,
Dominant les clameurs de l'Océan plaintif,
Estelle était assise ; et, les yeux au rivage,
Songeait au beau jeune homme, élégant mais craintif,
Qu'elle aperçut hier, sous les bois d'aubépine,
Gravissant le sentier qui mène à la colline.

Violent soupir.

Au public et d'un ton très simple :

Les jeunes filles de la société qui, assises sur un roc, ont songé au beau jeune homme qu'elles avaient rencontré la veille dans un sentier fleuri, doivent constater que ce soupir est admirablement imité.

II

Reprenant le ton lyrique.

Elle rêvait tout haut, sans que rien l'interrompe :
« Quel plaisir de marcher, près de lui, tendrement !
« Le soir, dans la forêt, il jouera de la trompe !
« Car il souffle du cor très agréablement.
« Et même, je le veux, je serai son élève !
« Nous ferons des duos ! Je sonnerai du cor !... »
— Soudain, elle frémit ! « Lui ! dit-elle à voix brève ;
C'est lui, mon bien aimé, lui, mon tendre Agénor ! » —
— Il paraît. — Il la voit — accourt, puis, à l'oreille
Lui déclare une flamme à nulle autre pareille.

Ah ! passionné.

Même jeu que plus haut.

Les jeunes gens de la société qui ont déclaré leur flamme à une jeune fille assise sur un roc, doivent constater que ce ah ! est admirablement imité.

III

Même jeu.

Mais, hélas ! tout à coup, cruelle destinée,
Par un autre chemin, arrive en même temps
Un prétendant jaloux, à la face avinée,
Dont le cœur pour Estelle est d'amour palpitant.
— Il voit les amoureux ; — frémissant de colère,
Il s'élance sur eux, pour tuer son rival...
Agénor l'aperçoit ! — Bondissant en arrière,
Il brandit en sa main, comme une Durandal,
Son Eustache, et le plonge au plus profond du cœur
Du traître qui pousse un profond râle : Ah !... et meurt.

Même jeu.

Râle.

Les personnes de la société qui ont assassiné quelqu'un doivent se rendre compte de la fidélité avec laquelle je viens de rendre le râle d'un assassin qui expire.

IV

Même jeu.

Le lendemain matin, sous les traits des gendarmes,
Dame Justice vint arrêter l'assassin,
Arracha l'amoureux des bras d'Estelle en larmes,
Et le mit en prison, comme un simple coquin.

Crac! — Bruit d'une serrure.

Les personnes de la société qui ont été enfermées à Fresnes, doivent constater que c'est bien là le bruit d'une serrure que ferme le geôlier.

V

Après cinq ans, trois mois de prison préventive,
Par messieurs les jurés, il se vit condamné
A la peine de mort! Cruelle perspective!
— Il signa son recours, le pauvre infortuné!
Monsieur le Président, craignant qu'il ne trépasse,
Dit : « Qu'on lâche Agénor! Je lui donne sa grâce. »

Soupir de satisfaction.

Les personnes de la société qui ont été condamnées à mort, puis graciées par M. le Président de la République, doivent avoir poussé un soupir analogue.

Ce genre de monologues pour salons évoque en mon esprit une caricature fort amusante d'un dessinateur américain: L'humoriste d'Outre-Atlantique préconisait une innovation consistant à faire dire des monologues par quelque comique réputé dans le salon d'attente des chirurgiens-dentistes. Ceci pour atténuer par la tension cérébrale et les effets bienfaisants du rire les douleurs aiguës qui, on le sait, augmentent d'intensité dans le calme. Ah! en voilà un au moins qui croyait à l'efficacité du monologue! Les chirurgiens-dentistes ont-ils reculé devant le gros cachet, ont-ils craint que les patients ne fussent guéris avant d'entrer dans la salle d'opération? Je l'ignore! Toujours est-il que la proposition de l'Américain facétieux n'a pas été adoptée. C'est regrettable!

Je profiterai de l'occasion puisqu'il est question de chirurgiens pour vous faire entendre un monologue célèbre et plein de finesse.

LE CHIRURGIEN DU ROI S'AMUSE

Moi aussi j'ai dû jouer dans le *Roi s'amuse*, au Théâtre Français. (Se présentant.) Félicien Leblanc, élève au Conservatoire, classe de M. Maubant, un des plus brillants élèves, le plus brillant même.

Quand on a conscience de sa valeur, on doit le dire.

Je suis un jeune, un moderne, un bûcheur.

Je sens en moi une vibration spéciale qui doit révolutionner l'Art.

Aussi le parent d'une cousine d'un ami intime de M. Vacquerie, qui est comme on sait l'ami de M. Paul Meurice, qui surveille comme on sait les répétitions des pièces de Victor Hugo, m'avait laissé entrevoir que peut-être il y aurait un rôle pour moi dans le *Roi s'amuse*. — Le rôle du chirurgien.

Vous connaissez le rôle Il n'est pas long, je vais vous le réciter.

D'abord établissons bien la situation.

C'est au dernier acte. — Triboulet vient de trouver sa fille dans le sac qui semblait contenir le cadavre du Roi, il pleure, se lamente, secoue avec fureur la cloche du bac pour crier au secours !

Des gens du peuple arrivent.

Entre un chirurgien ; ce chirurgien c'est moi !

— Regardez, me dit Triboulet en vers, elle est évanouie, n'est-ce pas ?

Et je réponds :

Elle est morte !
Elle a dans le flanc gauche une plaie assez forte ;
Le sang a dû causer la mort en l'étouffant.

C'est tout.

Voilà le rôle d'un bout à l'autre. Évidemment il n'est pas long ; mais quand on est un jeune, un moderne, un bûcheur, on ne compte pas les mots ; je me suis dit : ce chirurgien peut être une création superbe, et je me suis mis à le creuser.

D'abord il s'agissait de l'habiller, de lui donner une allure ; j'ai consulté plus de deux cents dessins à la Bibliothèque nationale ; puis mon costume une fois arrêté, je me suis posé cette question :

— Mon chirurgien sera-t-il vieux ou jeune ?

J'avoue que c'était embarrassant !

Le jeune me séduisait davantage.

Je suis un jeune, un ardent, un bûcheur, et je tenais à le prouver dès mon entrée ; une entrée rapide, une de ces entrées qui font dire à toute une salle :

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ? A la bonne heure ! il vit ! il remue !...

Et puis il y avait toutes sortes de raison pour ne pas en faire un vieux.

Remarquez que cette sombre scène du chirurgien se passe au milieu de la nuit.

A une heure aussi avancée, les vieux chirurgiens sont tous couchés ; ils ne se dérangent pas facilement les vieux chirurgiens, tandis que les jeunes, qui ont besoin de se créer une clientèle, font leurs visites à n'importe quelle heure.

Une autre réflexion m'était venue : ce chirurgien qui passe si à propos à 3 heures du matin ne se rend peut-être pas au chevet d'un patient.

Il sort peut-être de quelque orgie.

Raison de plus pour en faire un jeune homme ; les vieux débauchés ne sont jamais sympathiques au théâtre ; surtout dans un théâtre de famille comme le Théâtre Français, — vous savez les mardis ?

Mon jeune chirurgien avait donc la mise un peu débraillée, la barbiche au vent, une mèche de génie sur le front. Vous le voyez ? Ce n'est pas un bonhomme quelconque, il est campé, il est à moi, c'est un bûcheur. Maintenant comment fallait-il le jouer ? Je vous ai récité le rôle. Il n'est pas long, mais il est empoignant, et, comme tous les rôles, il a son point culminant, ce point c'est :

Elle est morte !

Tout le rôle est dans ce *Elle est morte.*

Les deux vers qui suivent sont inutiles.

Elle est morte ; cela dit tout.

Et il y a tant de façons de dire : « *Elle est morte.* »

Laquelle choisir ?

Fallait-il dire cela rapidement, du ton indifférent de l'homme de science qui fait ce qu'il peut pour soulager ceux qui souffrent, mais ne donne pas son cœur à toutes les misères humaines. « *Elle est morte,* mon Dieu, oui, elle est morte ! Je n'y puis rien ! »

Ou comme un chirurgien qui passe, qu'on dérange de son chemin, et qui, voyant qu'il n'y a plus rien à faire, ne demande, après tout, qu'à ne pas perdre son temps :

— *Elle est morte.* Et maintenant que vous savez à quoi vous en tenir, laissez-moi tranquille ; elle est morte !

Ou bien, fallait-il avoir l'air de s'intéresser aux vieux père, lui prendre la main, lui dire avec des larmes dans la voix :

— Mon pauvre vieux, elle est morte ! A son âge ! c'est affreux ! Pauvre enfant ! Elle est morte !

Était-il bon de se prononcer tout de suite : « *Elle est morte !* » sans hésitation ; en chirurgien sûr de son fait qui a à peine vu la victime, et qui crie : « *Elle est morte !* »

Valait-il mieux détailler le rôle ?

Alors voici ce que je comptais faire. Je suis un chirurgien actif, ardent, bûcheur, plein de talent.

Je traverse la scène ; on m'arrête

Un seul geste et j'ai compris.

Je me précipite vers la pauvre jeune fille ; je m'agenouille, en indiquant par un jeu de physionomie que cette enfant m'est tout à fait sympathique ; je l'examine, je lui tâte le pouls, je colle l'oreille contre son cœur..,

Les spectateurs qui étaient déjà debout, retirent leurs pardessus, se rassoient, intrigués.

Que va-t-il se passer ?

Il y a des personnes dans la salle qui disent :

— Elle n'est peut-être pas morte !

On est anxieux.

Je ne me prononce pas tout de suite.

Je tire un petit miroir de ma poche, je le pose sur les lèvres de la pauvre enfant, et après un silence terrible, je m'écrie :

— Elle est morte !

Ou fallait-il le dire en homme qui ne veut pas faire de peine au père et qui, par délicatesse, ne met que le public dans sa confidence. « *Elle est morte !* »

Sera-ce d'une voix grave ? *Elle est morte !* Ou d'une voix flutée ?... *Elle est morte !...* Des deux peut-être ! « *Elle est... morte !* »

J'aurais choisi dans toutes ces façons-là qui sont excellentes.

Restent les deux vers inutiles :

Elle a dans le flanc gauche une plaie assez forte ;
Le sang a dû causer la mort en l'étouffant.

Oh ! je sais bien qu'on peut les dire vite, comme le font des gens de beaucoup de talent ; mais alors plus d'effet, et pourtant c'est du Hugo !

Je le dis donc :

Elle a dans le flanc gauche. . . . .

et je souligne *gauche;* — dans le flanc gauche, — pas dans le flanc droit — du côté du cœur :

. . . . Une plaie assez forte

Je fais valoir *assez*. Elle est *assez* forte, la plaie !

Si ça n'avait été qu'une petite plaie de rien du tout, Blanche serait encore vivante, il n'y aurait pas eu de cinquième acte, et pas de chirurgien surtout, et c'eût été dommage.

Le sang a dû causer la mort en l'étouffant.

Remarquez cet *a dû*. — Aujourd'hui un chirurgien dirait *a*. — Il affirmerait que c'est le sang qui l'a étouffée ; mais du temps de François Ier la chirurgie avait encore bien des progrès à faire ! — C'est pour cela que Victor Hugo a mis *a dû*.

Toute l'histoire de la chirurgie est dans cet *a dû*.

Le rôle finit là !... oui, pour un acteur quelconque ; mais pour un bûcheur qui veut faire du chirurgien une composition magistrale, le rôle ne finit point là : il commence ! !...

Et voilà ma *trouvaille*, elle est superbe !

Quand j'ai fini de parler, une idée me frappe :

Cet homme trouvé la nuit sur une grève déserte auprès du cadavre d'une jeune fille assassinée, est-il bien aussi désespéré qu'il le paraît ? Qui est-ce qui a frappé cette jeune fille ? Serait-ce lui ? — Peut-être.

J'exprime par un long regard soupçonneux les pensées qui m'agitent, et le public a compris que je ne suis pas un simple chirurgien, mais le châtiment ! ! ! Il me rappelle avec Triboulet et Blanche, et le lendemain je suis célèbre !

Malheureusement, on n'a pas voulu de moi ! M. Perrin m'a dit :

— Vous avez de la grandeur. On ne peut pas vous refuser la grandeur. Mais vous manquez de simplicité.

Et je n'ai pas joué le rôle. (Très amer.) Et le rôle n'a pas été joué !

Je parlais, il y a quelques instants, de l'évolution subie par le monologue tant au point de vue de la forme que du langage. Il importe de signaler aussi l'évolution subie par les producteurs eux-mêmes : Le café-concert qui, de nos jours, devient plus affiné, ne remonte pas à des temps bien reculés, or, il a provoqué l'éclosion d'un genre spécial de monologues à la forme généralement relâchée et écrits dans un but strictement professionnel par des auteurs attitrés. Ici le point de vue commercial seul est en jeu! Ces sortes de monologues provoquent le rire par des moyens spéciaux et la plupart du temps trop faciles. La chose est tellement vraie que le public distingue nettement à la lecture une production de Caf' Conc' pour employer le terme populaire.

Or, si l'on songe que la création des premiers cafés-chantants remonte à l'année 1770, lors de la création du boulevard du Temple à Paris, il est facile de comprendre qu'au point de vue linguistique tout au moins le monologue dit de café-concert n'a guère évolué. Un type nouveau autant qu'insipide de monologues fut à la mode ces temps derniers qui consistait à mettre en scène un récitant bafouilleur répétant mal et de façon à provoquer des quiproquos, les mots que lui lançait le souffleur.

C'était véritablement à la portée de toutes les intelligences! On vous dit chapeau, vous comprenez chameau. On vous parle de soucis, vous comprenez sourcils et ça peut durer comme ça pendant une demi-heure! Pas d'effort célébral chez l'auteur, rien à craindre non plus pour les méninges de l'interprète et des spectateurs! Voilà de la littérature de tout repos! Et dire qu'une portion de plus en plus grande de la société contemporaine demande son plaisir au café-concert! *De gustibus et beuglantibus non disputandum.*

Les artistes de ces sortes d'établissements ont sur les monologuistes de salon l'avantage du costume généralement pittoresque. Quant aux paroles, la réflexion que je faisais à l'instant pourrait s'appliquer à toutes ou à peu près. Qui de nous n'a pas subi avec plus ou moins de stoïcisme les doléances, les plaintes ou les professions de foi véhémentes du poivrot socialiste venant nous affirmer « qu'll faut qu'tout l'monde y soye égaux! » ou bien que lorsqu'il aime, « Il aime avec passion! »

Il ne faut pas analyser l'âme des foules. Contentons-nous de constater que les gros messieurs aux digestions lentes et les calicots en rupture de comptoir préfèrent ces élucubrations la plupart du temps grasses et d'une facture lamentable aux productions plus littéraires et moins scatologiques.

Nous choisirons parmi les productions cafés-concertantes et déconcertantes un monologue devenu très populaire et qui fut un succès de Paulus

L'INVALIDE BELGE

Quoique Bruxellois mon grand-père
C'était pour un' fois un guerrier
Qu'avait fait le tour de la terre
Sous l' temps de Poléon premier

Un jour dans un' grande bataille
Tout-à-coup, pim, pim, patatras
Arrive un éclat de mitraille,
Un boulet lui coupe le bras.
Mon grand-père y s' met à sourire
Y s' faufil' parmi les troupiers
Va voir Poléon, lui dit : Sire
Faut m' renvoyer dans mes foyers,
Maint'nant je dois rester tranquille
C'est pas ma faut' regard' plutôt
Pour un' fois je suis inutile
Ça, c'est vrai, tiens, je suis manchot.
Poléon répond d'un' voix grave
En lui payant un verr' de rhum,
Je n' me sépar' jamais d'un brave,
Aleill' ! aleill' march' godfordom !

Mon grand-père la têt' baissée
Retourne au feu, mais r' patatras !
V'là qu'au milieu de la fumée
Un boulet emport' son autr' bras.
Mon grand-père y s' met à sourire
Y s' faufil' parmi les troupiers
Va voir Poléon, lui dit : Sire
Faut m' renvoyer dans mes foyers,
Me v'là comme un panier sans anses
Je n' peux plus m' moucher à présent
Je s'rai d'avis, qu'est-ce que t'en penses
De prendr' mon congé prochain'ment
Poléon qu'est pas un novice
Dit : Des homm's comm' toi, savez-vous,
C'est toujours bon pour le service,
Aleill' faut qu' tu rest's avec nous

Mon grand-pèr' sans arrièr' pensée
Retourne au combat, mais radablan
Il a les deux jamb's emportées
Par un boulet qui l' prend en flanc
Mon grand-père y s' met à sourire
Y s' faufil' parmi les troupiers
Va voir Poléon, lui dit : Sire
Faut m' renvoyer dans mes foyers ;
J' suis bon à rien, ça c'est palpable.
C'te fois-ci tu n' me r'fus'ras pas
Sinon tu n'es pas raisonnable
Tu vois, j' n'ai plus ni jamb's, ni bras,
Poléon dit en c' cas extrême :
— Godfordom, c'est un' fois gênant
Mais ça n' fait rien, j' te gard' tout d'même
Aleill', retourne au régiment.

Alors, mon-père il se jette
Sur l'ennemi, mais bim, boum, clac,
Un boulet lui coupe la tête,
Un autr' lui travers' l'estomac
Mon grand-père y s' met à sourire

Y s' faufil' parmi les troupiers,
Va voir Poléon, lui dit : Sire,
Faut m' renvoyer dans mes foyers
J'ai la poitrine en marmelade
J' n'ai plus ni têt', ni jamb's, ni bras
Et je me fais porter malade
Si ne me renvoyes pas.
Poléon qu'était un brave homme
Dit : c'est réel, t'as l'air souffrant
Va dire au major godfordom
Qu'il te donne tout' suite un lav'ment.

Le médecin-major l'examine,
Tât' son pouls et dit : Nom d'un chien !
Sir' cet homm' s'en va d' la poitrine
L'air d' la campagn' lui f'ra du bien
Alors Poléon d'un' voix grave
Lui dit en présenc' des troupiers,
Laisse-moi t'embrasser, mon brave
Tu peux partir dans tes foyers.
Grand-père accepte avec délices,
Il r'tourn' dans son pays natal,
En récompens' de ses services
On l'a nommé facteur rural.
De mon grand-pèr' telle est l'histoire,
Etait-ce un Belge pour de bon ?
Je l'suppos' mais tout m'porte à croire
Que c'était plutôt un Gascon.

Ce genre de monologues a l'avantage appréciable à Bruxelles de pouvoir trouver beaucoup d'interprètes *imitant fort bien* l'accent belge, comme on dit à Paris! Je ne tiendrais pas le même langage s'il s'agissait du répertoire classique car, soit dit en passant, on néglige trop ici la culture du verbe! Je connais tels professeurs qui, en dépit d'une prétention excessive à l'art du théâtre, ne savent même pas marcher en scène ou le font avec l'allure dégagée qui caractérise les canards, d'autres qui clament le récit de Théramène avec l'accent marollien et forment sans doute des élèves en vue d'une pièce à venir mettant en scène la famille Beulemans! Pour changer...

Mais je m'écarte de mon sujet.

De nombreuses tentatives ont été faites il y a quelque quinze ans, tendant à donner au public populaire le goût du beau. Les vendredis classiques de l'Eden-Concert furent institués dans cette intention. Villé, chanteur et diseur détailla des œuvres dues aux meilleurs poètes. Mévisto interpréta à la Scala de nobles vers et des tirades empreints d'un sentiment exquis, mais hélas, certains habitués en quête de tutus et d'exhibitions malsaines furent consternés, d'autres troublés dans leur digestion, et tous convinrent que ce n'était pas assez gai! Il y a des heures ou le public ne veut pas être apitoyé. Qu'on lui présente un traîne misère ou un guenilleux, passe encore, à la condition *qu'il fasse rire!* Mais de grâce, ne prenez pas la chose au sérieux et ne croyez pas que le malheureux crêvant de faim et exhalant ses

rancœurs d'une façon littéraire puisse détrôner le pochard titubant et grossier!

Je crois qu'il est intéressant de soumettre à l'appréciation de mes aimables auditeurs un de ces monologues fort bien écrits que Mévisto ne parvint pas à imposer au Café-concert.

LES BIBIS

Leurs mèr's les appell'nt leurs bibis,
Leurs p'tits trognons ou leurs p'tits anges ;
Dans leurs grimpants ou dans leurs langes
Ces p'tits amours font d'gros pipis.

Ils sont gentils, ces chérubins,
Quand ils ont sali leurs brassières ;
Afin d'laver leurs p'tits derrières,
Chaqu' jour on leur fait prendr' des bains.

Enfants d'pauvr's, enfants d'parvenus.
Sortis d'la toile ou d'la dentelle,
Vêt'ment utile ou bagatelle,
Ils sont pareils quand ils sont nus.

Joyeus'ment ell's se mett'nt à g'noux
Devant c'fouillis aimés d'chairs blondes ;
Sur les fossett's des p'tit's fess's rondes
Les baisers s'égar'nt tendr's et doux.

Les bibis font à pas chanc'lants
Leurs premiers débuts dans la vie ;
Vers l'objet dont ils ont envie
Ils tend'nt leurs p'tits bras ros's et blancs.

Qu'import' la p'lisse ou bien l'chapeau
Ou le p'tit bonnet à trois pièces ?
Les mamans égrèn'nt leurs caresses
Non sur l'habit mais sur la peau.

Et les bibis aim'nt leur maman
Qu'elle soit fruitière ou bien duchesse ;
Pour les bibis, la vrai' richesse
C'est un joujou, puis du nanan.

Ensemble, ils se souri'nt, heureux,
Sans opinion sur la fortune ;
Cinq cent mill' francs ou bien un' thune
N'ont pas la moindr' valeur pour eux !

Plus tard, l'un s'ra monsieur l'Baron,
L'autr' sera dans un ministère,
Un troisièm' travaill'ra la terre
Et la plupart n'auront pas l'rond.

Alors ce s'ra l'combat jaloux,
Combat d' l'attaque et d' la défense ;
Adieu les gais moments d' l'enfance !
Les bibis sont dev'nus des loups !

Songeant aux désespoirs subis,
Aux longs tracas, aux larm's amères,
Fait's le souhait toujours, ô mères,
Que vos enfants rest'nt des bibis.

Fort heureusement, comme je l'ai signalé precédemment, le café-concert a manifesté en ces toutes dernières années une tendance à l'épuration. Je parle ici des productions et non point de la valeur de l'interprétation, car les nouvelles pléiades ne valent pas, à mon avis, les artistes célèbres encore qui furent la joie de nos pères. Je dois à la justice de reconnaître que Fursy, directeur de la « Boîte » qui porte son nom à Montmartre, a fait faire un grand pas au café-concert, dans la voie de l'amélioration et que sous son habile direction, la Scala de Paris va retrouver sa vogue d'antan.

Quelques artistes talentueux ont su, d'ailleurs, garder la note exacte dans le choix de leur répertoire, faisant rire, sans recourir à l'obscénité et conciliant le goût du gros public avec leur bon goût personnel.

Vaunel est de ceux-là !

LE GARDE MUNICIPAL

de JOUY et GERNY

On a bien raison de dire que les Parisiens sont des badauds. Tenez, dernièrement, un lundi, vers 9 heures du matin, un garde municipal descend de son cheval, pour embrasser son frère, marchand de marrons, au coin de la rue Maubuée. Eh bien ! une heure plus tard, une trentaine de personnes stationnaient encore au même endroit, ignorant elles-mêmes ce qu'elles faisaient là et s'interrogeant mutuellement sur les causes du rassemblement. Et, à chaque instant, un nouveau flâneur venait grossir le groupe : « Pardon, monsieur... qu'est-ce qu'il y a donc eu ? — Ma foi, monsieur, j'allais précisément vous le demander. » Un petit pâtissier prend la parole : « Moi, je sais ce que c'est : c'est un garde municipal, qu'est descendu de son cheval, pour embrasser son frère, qu'est marchand de marrons, au coin de la rue Maubuée. » Pendant ces papotages divers, la foule augmentait sans cesse ; si bien qu'à 11 heures du matin, près de trois cents personnes commentaient l'événement. Tout le monde se repassait, de bouche en bouche, les renseignements du petit pâtissier. Une vieille dame s'adresse à un vieux monsieur d'air respectable, quoique décoré : « Pardon, monsieur... voilà deux heures que je suis là et je ne sais pas encore ce dont il s'agit. Je dois vous dire que je suis un peu sourde. Ayez donc la bonté de me glisser ça dans mon tuyau acoustique. Voilà l'instrument. » Le vieux monsieur, affecté d'un léger bégaiement, lui crie dans l'oreille : « C'est un ga...ga...garde municipa...pa...papal qui est... descendu... du...dudu... de son che...che...cheval pou...pour embrasser son frère... mar...marchand de

ma... de mama... de marrons au coin...coin... coincoin de la rue Maubuée. — Il y a donc des marchands de marrons à cheval ? — Mais non, non... c'est un ga...ga... un garde municipal. — Ah ! j'y suis ; c'est une réunion du Conseil municipal ; merci, monsieur. » A midi, plus de mille personnes interceptaient complètement la circulation. Deux agents qui, par extraordinaire, passaient au moment où l'on avait besoin d'eux, se disent, voyant cette foule : « En voilà du monde, dis donc ! — Oui, ça doit être un rassemblement. Allons, voyons ! qu'est-ce qu'il y a ? » Un jeune homme qui se trouvait là répond, en faisant force gestes... « Quoi ? qu'est-ce ? Qu'est-ce qu'il a à jouer la pantomime ? — Pardon, mon agent, intervient un loustic, Monsieur est sourd-muet et il explique que c'est un garde municipal qui est descendu de son cheval, pour embrasser son frère, qu'est marchand de marrons, au coin de la rue Maubuée. — Pour lors, allons prévenir le brigadier... Brigadier ! Quoi-t'est-ce encore ? — Il y a un rassemblement. — Allez toujours, j'ai une lettre à écrire, je vous écoute. — C'est un garde municipal, qu'est descendu de son cheval, pour embrasser son frère, qu'est marchand de marrons au coin de la rue Maubuée. — Qu'est-ce qu'vous m'f'tez là ! Un garde municipal marchand de marrons ! — Mais non ! c'est son frère. — C'est son frère qu'est municipal ! — Mais non ! il est descendu de son cheval pour... — C'est son cheval qui a mangé les marrons ! Compris, j'y vais ! Allons, circulez ! messieurs, circulez ! Ce n'est rien ! C'est un marchand de marrons qui est descendu de son frère pour embrasser son cheval municipal au coin de la rue Maubuée ! » A une heure, trois mille personnes encombrant la rue, le brigadier va prévenir l'officier de paix. Celui-ci arrive avec une forte escouade d'agents, et cherche, mais en vain, à dégager la place. La foule grossit de plus en plus. A deux heures, on peut évaluer à sept mille le nombre des badauds. L'officier de paix télégraphie au chef de la police municipale, lequel téléphone au préfet : « Que faut-il faire ? Rassemblement énorme, dont voici la cause. Ce matin, un garde municipal est descendu de son cheval pour embrasser son frère, marchand de marrons au coin de la rue Maubuée. » Le préfet de police répond : « Dispersez la foule et confisquez les marrons ! » Le chef de la police municipale, avec de nombreuses brigades d'agents, essaye, mais en vain, de débarrasser la voie publique. A 3 heures, plus de quinze mille personnes sont massées, regardant le fourneau du marchand de marrons. Le préfet de police arrive, avec des renforts considérables. Les agents se précipitent et emmènent les récalcitrants. Un petit rentier, portant un homard dans un journal, est mené au poste, sous prétexte qu'il cache le drapeau rouge. Une vieille dame, chargée de radis noirs, est accusée d'arborer le drapeau de l'anarchie. Enfin force reste à la loi et la foule se disperse.

Vous croyez peut-être que c'est fini ? Pas du tout ! Le lendemain, à la Chambre des Députés, un membre de l'extrême gauche interpelle le ministère sur les faits qui se sont passés la veille. Le ministre monte à la tribune : « Messieurs, la chose est bien simple. C'est un garde municipal qui est descendu de son cheval, pour embrasser son frère, marchand de marrons, au coin de la rue Maubuée. » Une voix à droite : « Et le Quatre Septembre ! » — Enfin, messieurs, est-ce la faute du gouvernement, si un garde municipal est desc.... » Une voix à gauche : « Nous nous souvenons du Deux Décembre ! » Toute la Chambre est debout, gesticulant. Le président se couvre. On passe aux voix, sur un ordre du jour de flétrissure.... et le ministère, écrasé sous une majorité formidable, est renversé. Et tout cela, parce que la veille, vers 9 heures du matin, un garde municipal est descendu de son cheval pour embrasser son frère, marchand de marrons au coin de la rue Maubuée.

Je parlais à l'instant de l'évolution favorable du café-concert : Elle est dûe, sans aucun doute, à la chute lente du cabaret artistique, genre créé par Rodolphe Salis et à la décentralisation des établissements dits « cabarets montmartrois ». Les poètes et les chansonniers, dont le genre relève de l'ancien Chat-Noir, ne trouvant plus de débouchés suffisants dans leur milieu, produisent des œuvres destinées au café-concert, mais gardant l'empreinte de leurs auteurs et de beaucoup supérieures aux gaudrioles qu'on est habitué d'entendre dans les beuglants et même les music-hall.

Paul Marinier, auteur souple et varié, a pour beaucoup contribué à ce mouvement favorable, je le répète, à l'assainissement du café-concert, mais très préjudiciable au cabaret proprement dit. En effet, la plupart des établissements, qui furent jadis des cénacles d'artistes de toutes catégories, deviennent peu à peu des demi-café-concerts. Et c'est dommage, car le cabaret constitue le dernier refuge du monologue bien fait et intéressant. Les Mac-Nab et les André Gill ont fait école. Maurice Donnay, Immortel aujourd'hui et qui fit ses débuts au Chat-Noir (ce qui prouve que le Sacré-Cœur n'est pas si loin qu'on pense de l'Institut) récitait à cette époque des monologues d'une facture amusante et d'une ironie très personnelle. Quelques-uns sont bien connus et furent lancés plus tard par des artistes telles qu'Yvette Guilbert.

Je citerai, par exemple : *Les Vieux Messieurs.*

LES VIEUX MESSIEURS

(MAURICE DONNAY)

Plus laids que des prêtres boudhistes,
Ils s'en vont suivant les modistes
Avec des airs astucieux.

Cacochymes et rachitiques,
Il s'en vont le long des boutiques,
Lorgnant les trottins vicieux
Les vieux messieurs.

Sur le galbe exquis de leurs jambes
Ils leur chantent des dithyrambes,
Superlificoquentieux
Les vieux messieurs.

Et les petites dans ces rôles
D'amoureux, les trouvent bien drôles,
Et pas du tout délicieux
Les vieux messieurs.

Mais comme ils offrent des toilettes
Claires, souper fins, des galettes
Folles, des bijoux précieux
Les vieux messieurs.

Elles prêtent, d'un air modeste
L'oreille et même tout le reste
De leur petit corps gracieux
Aux vieux messieurs.

Il faut beaucoup d'intelligence :
Ils sont d'une grande exigence,
Et surtout très minutieux
Les vieux messieurs.

Ces bons vieillards aux faces blêmes,
Veulent être aimés pour eux-mêmes;
Ils sont vraiment ambitieux
Les vieux messieurs.

D'autant que leur force amoindrie
Ne leur permet plus la série :
Les excès sont pernicieux
Aux vieux messieurs.

Au bois de lit cueillant la fraise,
Une fois, oui, mais jamais treize,
Car ils sont superstitieux
Les vieux messieurs!

Et si dans les bras d'Eudoxie,
Ils meurent d'une apoplexie,
Dieu, vieux monsieur, reçoit aux Cieux
Les vieux messieurs.

ENVOI

Roy des Églises cathédrales
En somme elles sont très morales,
Ces flèches que nous décochons
Aux vieux... messieurs.

Voici maintenant, à titre documentaire, un aperçu des elucubrations d'un poète-chansonnier qui, lui, n'est pas encore de l'Académie, mais s'en console, en blaguant ceux qui en sont.

J'ai nommé le chansonnier André Hass.

CARNAVAL !

André Hass.

C'en est fait pour cette année,
Carnaval est bien fichu
Car c'est dans sa destinée
D'être tous les ans déchu.

Pendant son règne inutile,
C'est une règle, dit-on,
De paraître un imbécile
Pour rester dans le bon ton.

Ce vieil usage remonte
Bien loin dans l'antiquité,
Et ce serait une honte
D'en avoir jamais douté !

C'est une simple coutume
Qui n'a rien d'intelligent,
Mais à certains, je présume
Ça fait gagner de l'argent !

En cette époque ineffable,
On ne peut suivre un chemin
Sans qu'un masque charitable
Vienne vous tendre la main !

Plus loin la foule s'assemble :
C'est un quelconque orphéon,
Les cruels soufflent ensemble,
Mais pas dans le même ton.

On croise aussi des jeunesses
Cachant très mal, à dessein,
Des appas pleins de promesses
Sous un complet masculin.

Ou bien un fou qui retourne
Sur son dos un pardessus.
Et le badaud se détourne
Pour voir ces hurluberlus.

Puis vêtus de quelque nippe
Des bébés extravagants
(Je dis : bébés par principe
D'aucuns ont bien cinquante ans)

Au café, dans votre bière
Nagent d'affreux confetti,
On bouffe de la poussière
Ça vous met en appétit.

Sur le trottoir on s'assomme,
Car c'est un plaisir fameux
Pour une modique somme
De s'en jeter dans les yeux.

D'ailleurs ces papiers ultimes
On les a sans dépenser
Six grands verres : dix centimes !
Pourquoi diable s'en passer ?

Quand vient le soir, en famille,
Rentrent les bourgeois rangés
Et tout bas la jeune fille
Maudit leurs vils préjugés.

C'est si doux que la semaine
Ne devrait jamais passer
Vite la saison prochaine
Qu'on puisse recommencer !

BALLADE DES GLOIRES ATAVIQUES

Dédiée à Sacha Guitry, Maurice Rostand et Jacques Richepin.

André Hass.

I.

En dépit du crapaud qui glose,
Que nous a démasqué Rostand,
Notre gloire encor jeune éclose
Sur l'univers entier s'étend.
Nous savons nous montrer pourtant
Carpocratiens peu sévères
Et la vogue nous allaitant
Nous sommes les fils de nos pères !

II.

Tous, me direz-vous je suppose
Ne peuvent pas en dire autant !
Croyez bien que point n'est en cause
Ce problème fort irritant
Et qu'on nous sert à tout instant
Des paternités mensongères :
Célèbres, quoique débutant
Nous sommes les fils de nos pères !

III.

Nous écrivons en vers, en prose
Avec un succès éclatant,
Nous manions l'hypotypose
Et la synecdoque et portant
Quelque talent concomitant
Avec des allures légères,
Jouant, dessinant ou chantant.
Nous sommes les fils de nos pères !

ENVOI

Prince des lettres important
Qui dénigres nos phalanstères,
Nous nous fichons du mécontent :
Nous sommes les fils de nos pères !

Il me faut parler maintenant de ce qu'on appelle par extension et quelquefois à tort, le monologue réaliste. En effet, qu'est-ce que le réalisme ? Il consiste, d'après le sens même du mot, à donner au public une impression de réalité, à lui faire entrevoir sans voile le côté vrai d'une chose ou d'un caractère, quel que soit d'ailleurs le milieu où évolue le personnage mis en jeu. Dans le monde des cabotins, un monologue est réaliste, s'il a pour héros un voyou en casquette ou étudie les mœurs des bas-fonds. C'est un véritable errement !

Un monologue peut fort bien, à mon avis, être récité par un individu, qu'on aurait peur de croiser au coin d'une rue déserte et même contenir plus d'expressions argotiques que l'Ouest-État n'a fait de victimes, sans pour cela être réaliste. La grossièreté n'est pas du réalisme et le bon chansonnier Béranger fut plus intéressant, à cet égard, que les auteurs dont la seule originalité réside dans l'emploi fréquent du vocable cher à Cambronne.

Les poètes locaux, dont la plupart sont inconnus d'ailleurs, me semblent les meilleurs conservateurs du réalisme ! Certains auteurs régionnaux ont composé des monologues écrits dans leur belle langue natale et d'une saveur particulièrement piquante. Les patois français, presque tous savoureux contiennent des milliers d'expressions qui, à la traduction perdent tout leur charme ou toute leur vigueur. Quoi de plus prenant que d'entendre exalter la richesse féconde de la glèbe, les charmes de la grande nature ou railler les petits travers de la vie paysanne dans ces idiômes émaillés de locutions typiques ! Nul poète français, parlant un langage classique n'arrivera à dépeindre la vie et les mœurs campagnardes avec autant d'intensité que les rimeurs de terroir.

Gaston Couté, devenu célèbre à Paris, où il interprète ses œuvres depuis environ dix années est certainement le plus remarquable. Ses études bourrées d'aphorismes s'élevant à la hauteur de proverbes ont le mérite inappréciable de la sincérité, et sous la rudesse de l'expression se cache une sentimentalité et une couleur merveilleuses.

LE GAS QU'A MAL TOURNÉ

Dans les temps qu' j'allais à l'école
— Oùsqu'on m'vouéyait jamés bieaucoup, —
Je n'voulais pâs en fout'e un coup ;
J'm'en sauvais fér' des caberioles,
Dénicher les nids des bissons,

Sublailler, en becquant des mûres
Qui m'barbouillin tout' la figure,
Au yeu d'aller apprend'' mes l'çons ;
C'qui fait qu'un jour qu' j'étais en classe,
(Tombait d' l'ieau, j'pouvions pâs m'prom'ner !)
L'mét'e i' m' dit, en s' levant d' sa place :
« Toué !... t'en vien'ras à mal tourner !

Il avait ben raison nout' mét'e,
C't homm' là, i' d'vait m'counnét'' par cœur !
J'ai trop voulu fére à ma tête
Et ça m'a point porté bounheur ;
J'ai trop aimé voulouèr ét'' lib'e
Coumm' du temps qu' j'étais écoyier ;
J'ai pâs pu t'ni' en équilib'e
Dans eun' plac', dans un atéyier,
Dans un burieau... ben qu'on n'y foute
Pâs grand chous' de tout' la journée...
J'ai enfilé là mauvais' route !
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

A c'tt' heur', tous mes copains d'école,
Les ceuss' qu'appernin l' A B C
Et qu'écoutin les bounn's paroles,
Ils sont casés, et ben casés !
Gu'en a qui sont clercs de notaire,
D'aut's qui sont commis épiciers,
D'aut's qu'a les protections du maire
Pour avouèr un post' d'empléyé...
Ça s'léss' viv'' coumm' moutons en plaine,
Ça sait compter, pas raisounner !
J'pense quelqu'foués... et ça m'fait d'la peine :
Moué ! j'sés un gâs qu'à mal tourné !

Et pus tard, quand qu'i's s'ront en âge,
Leu' barbe v'nu, leu' temps fini,
I's vouéront à s'mett'e en ménage ;
I's s'appont'ront un bon p'tit nid
Oùsque vienra nicher l' ben êt'e
Avec eun' femm'... devant la Loué !
Ça douét s'comprend, moué, j'ai pas d'rentes,
Porsonn' n'a eun' dot à m'dounner,
J'ai pas un méquier dont qu'on s'vante...
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

I's s'ront ben vus par tout l'village,
Pasqu'i's gagn'ront pas mal d'argent
A fér des p'tits tripatouillages
Au préjudic' des pauv'ers gens
Ou ben à licher les darrières
Des grouss'es légum's, des hauts placés.
Et quand, qu'à la fin d'leu carrière,
I's vouérront qu'i's ont ben assez
Volé, liché pour pus ren n'fère,
Tous les lichés, tous les ruinés
Diront qu'i's ont fait leu's affères...
Moué ! j's'rai un gâs qu'a mal tourné !

C'est égal! si jamés je r'tourne
Un joure r'prend' l'air du pat'lin
Ousqu'à mon sujet les langu's tournent
Qu'ça en est comm' des rou's d'moulin,
Eh ben! i'faura que j'leu dise
Aux gâs r'tirés ou établis
Qu'a pataugé dans la bêtise,
La bassesse et la crapulerie
Coumm' des vrais cochons qui pataugent
Fau'râ qu' j'leu' dis' qu' j'ai pas mis l'nez
Dans la pâté' sal' de leu-z-auge.....
Et qu'c'est pour ça qu' j'ai mal tourné !...

Jean Richepin, au talent souple et charmeur sut évoquer aussi avec exactitude les mœurs des gens de la mer. Il écrivit d'autre part des poèmes argotiques quoique littéraires et fut en cela le précurseur d'Aristide Bruant et de Jehan Rictus. C'est ce qu'on peut appeler des alter argot !

Ces trois poètes ont néanmoins chacun leur façon bien spéciale. Aristide Bruant qui fit d'abord des chansons populaires à refrains, se spécialisa plus tard dans la production d'œuvres réalistes, quelque soit cette fois le sens que l'on veuille donner à cette étiquette. Il étudie les mœurs des marlous et des filles, en une langue grasse et populacière mais avec talent. La forme est heureuse, les expressions exactes et certains morceaux resteront populaires à juste titre.

C'est, en disséquant ainsi les souteneurs et les marmites qu'il a réussi à faire bouillir la sienne.

PUS D'PATRONS

J'suis républicain socialisse,
Compagnon, radical ultra,
Révolutionnaire, anarchisse,
Eq'cœtera... Eq'cœtera...
Aussi j'vas dans tous les métingues,
Jamais je n'rate un'réunion,
Et j'pass' mon temps chez les mann'zingues
Oùsqu'on prêch' la Révolution.

C'est vrai que j'comprends pas grand'chose
A tout c'qu'y dis'nt les orateurs,
Mais j'sais qu'i's parl'nt pour la bonn' cause
Et qu'i's tap'nt su' les exploiteurs.
Pourvu qu'on chine l'ministère,
Qu'on engueul' d'Aumale et Totor,
Et qu'on parl' de fout' tout par terre!
J'applaudis d'achar et d'autor.

C'est d'un' simplicité biblique.
D'abord faut pus d'gouvernement,
Pis faut pus non pus d'République,
Pus d'Sénat et pus d'Parlement,
Pus d'salauds qui vit à sa guise,
Pendant qu'nous ont un mal de chien...
Pus d'lois, pus d'armé', pus d'église,
Faut pus d'tout ça,.., faut pus de rien!

Alors c'est nous qui s'ra les maîtres,
C'est nous qui f'ra c'que nous voudrons,
Y aura pus d'chefs, pus d'contremaîtres,
Pus d'directeurs et pus d'patrons !
Minc' qu'on pourra tirer sa flemme,
On f'ra tous les jours el' lundi !
Oui... mais si n'y a pus d'latronspème,
Qui qui f'ra la paye l'samedi ?

J'ai cité précédemment Jehan Rictus, comme troisième grand poète argotique !

Pour ce dernier un mot d'explication s'impose, car sa manière est différente de celle de Jean Richepin et d'Aristide Bruant, et il lui appartient plus qu'à tout autre, d'être le sujet d'une petite étude au cours de cette conférence. En effet, le mot monologue est grammaticalement parlant synonyme de soliloque. Seul l'usage a changé la signification courante de ces deux mots. Or, Jehan Rictus est le poète des « soliloques » par excellence. C'est la forme qu'il affectionne, et c'est par elle qu'il traduit les rancœurs et les désespoirs des guenilleux.

Ses œuvres principales sont d'ailleurs réunies sous le titre général de: *Soliloques du Pauvre.*

Jehan Rictus est le premier je crois qui ait fait parler les miséreux avec autant d'ironie douce et résignée. Il n'écrit pas ses monologues, comme certains l'ont fait dans le but exclusif de parler argot, chez lui les figures sont spontanées, il se sert d'expressions vivantes et sordides rappelant le langage des truands, langage simple et cachant sous son apparente brutalité infiniment de tendresse et d'émotion.

Extrayons d'une plaquette intitulée : *Cantilènes du Malheur*, le joli poème vécu intitulé :

JASANTE DE LA « VIEILLE »

Tu ne tueras point.

Bonjour... c'est moi... moi ta m'man
J' suis là... d'vant toi... au cimetière
(Aujourd'hui y aura juste un an
Un an passé d'pis ton affaire.)

Louis ?
Mon petit... m'entends-tu seul'ment ?
T' entends-ty ta pauv' moman d' mère
Ta « Vieille » comm' tu disais dans l' temps ?

Ta « Vieille » qu'elle est v'nue aujourd'hui
Malgré la bouillasse et la puïe
Et malgré qu' ça soye loin... Ivry !

Alors... on m'a pas trompée d' lieu ?
C'est ben ici les « Condamnés » ?
C'est là qu't'es d'pis eun' grande année?
Mon dieu mon dieu ! Mon dieu mon dieu!

Et où donc ? Où c'est qu'on t'a mis ?
D' quel côté ? Dis-moi... mon ami ?
C'est plat et c'est nu comm' la main :
Y a pas eun' tombe... pas un bout d' croix,
Y a rien qui marqu' ta fosse à toi...

Pas un signe... pas un nom d' baptême
Et rien non pus pour t'abriter !

(J' dis pas qu' tu l'as point mérité
Mais pour eun' mèr' c'est dur tout d' même !)

Louis... tu sais ?... Faut que j' te confesse
Depis un an .. d'pis... ton histoire
J' suis pus tournée qu'aux idées noires
Et j'ai l' cœur rien qu'à la tristesse :

Aussi présent j' suis tout sangée
J' suis blanchie... courbée... ravagée
Par la honte et par le tourment
(Si tu pourrais m' voir à présent
Tu m' donn'rais pus d' quatre-vingts ans !)

Et pis, j'ai eu ben d' la misère...
(Ça m'a fait du tort tu comprends)
Quand on a su qu' j'étais ta mère
J'ai pu trouvé un sou d'ouvrage,
On m'a méprisée dans l' quartier,
Et l'a fallu que j' déménage.

Depis... dans mon nouveau log'ment
J' vis seule et j' peux pas dir' comment
Comme eun' dormeuse, eun' vrai' machine
J' cause à personn' de mon malheur
J' pense à toi et tout l' jour je pleure
Mêm' quand que j' suis à ma cuisine.

L' matin ça m' prend dès que j' me lève
J' te vois... j' te cause... tout haut... souvent
Comm' si qu' tu s'rais encor vivant!

J' mange pus... J' dors pus tant ça m' fait deuil
Et si des fois j' peux fermer l'œil
Ça manqu' pas... tu viens dans mes rêves.

C'te nuit encor j' t'ai vu plein d' sang
Tu t'nais à deux mains ta pauv' tête
Et tu m' faisais — « Moman... Moman ! »
Mais moi j' pouais rien pour t'aider
Moi... j'étais là à te r'garder
Et j' te tendais mon tabellier !

Penses Louis dans l' temps... quand t'étais p'tit
Qui qu'aurait cru... qui m'aurait dit
Qu' tu finirais comm' ça un jour,
Et qu' moi on m' verrait v'nir ici ;
Quand t'étais p'tit t'étais si doux !

Présent... je r'vois tout not' passé
Lorsque t'allais su' tes trois ans.
Et qu' ton pepa m'avait quittée
En m' laissant tout, seul à t'él'ver

Comme ej' t'aimais... comme on s'aimait
Qu'on était heureux tous les deux
Malgré souvent des moments durs
Quand y avait rien à la Maison

Comme ej' t'aimais... comme on s'aimait
C'était toi ma seul' distraction
Mon p'tit mari... mon amoureux !

C'est pas vrai, est-ce pas ? C'est pas vrai
Tout c' qu'on a dit d' toi au procès ?
Su' les journaux c' qu'y avait d'écrit
Ça n'était ben sûr qu' des ment'ries ?

Mon p'tit à moi n'a pas été
Si mauvais qu'on l'a raconté...
(Sûr qu'étant môme...) comm' tous les mômes
T'étais des fois ben garnement,
Mais pour crapule on peut pas l' dire.)

T'étais si doux... et pis... si beau
Mignon peut-êt'... mais point chétif
A caus' que moi j' t'avais nourri

T'étais râblé, frais et rosé,
T'étais tout blond et tout frisé
Comme un n'amour... comme un agneau...

J'ai cor de toi eun' boucle ed' tifs
Et deux quenott's, comm' deux grains d' riz.
Mon plaisir... c'était l' soir venu,
Avant que d' mette au dodo,
De t' déshabiller tout « entière »
Tant c'était divin d' te voir nu,

Et j' t'admirais.., j' te cajolais
J' te faisais « proutt » dans ton p'tit dos
Et j' te bisais ton p'tit darrière
(J' t'aurais mangé si j'aurais pu !)

Et pis t'étais si carressant
Et rusé et intelligent!
Oh ! intelligent... fallait voir,
Pour c' qui regardait la mémoire
T'apprenais tout c' que tu voulais,
Tu promettais... tu promettais...

(Et dir' qu' t'es là d'ssous à présent
Par tous les temps qu'y neige ou pleuve
Ah! qué crèv'-cœur! Qué coup d' couteau !
On a ratissé mon château
On m'a esquinté mon chef-d'œuvre!)

J'en ai-tu passé d' ces jornées
Durant des années... des années
A turbiner pir' qu'un carcan
Pour gagner not' pain d' tous les jours
Et d' quoi te garder à l'école...

Et j'en ai-ty passé d' ces nuits,
(Toi dans ton p'tit lit endormi),
A coude auprès de l'abat-jour
Jusqu'à la fin de mon pétrole !
Des fois... ça s' tirait en longueur
Mes pauv's z' yeux flanchaient à la peine
Alorss en baillant dans ma main
J'écoutais trotter ton p'tit cœur
Et souffler ta petite haleine.

Et rien qu' ça m' donnait du courage,
Pour me r'mett'' dar-dare à l'ouvrage
Qu'y m' fallait livrer le lend'main :

Que d' fois j'ai eu les sangs glacés
Ces nuits-là pour la moindre toux
J'avais toujours peur pour le croup,
Rapport au mauvais air du faubourg
Où nous aut's on est entassés.

T' rappell's'tu quand tu t' réveillais
Le croissant chaud... l' café au lait ?
T' rappell's-tu comme ej' t' habillais ?

Eh ben... pis nos sorties l' Dimanche...
Tes beaux p'tits vernis... ta rob' blanche
(T'étais si fin.... si gracieux
Tu faisais tant plaisir aux yeux
Qu'on voyait les genss se r'tourner
Pour te regarder trottiner.)

Ah ! en c' temps-là, dis mon petit,
De qui c'est qu' t'étais la fifille,
L'amour, le trésor, le Soleil,
De qui c'est que t'étais l' Jésus ?

De ta Vieille... est-ce pas ? De ta Vieille...
Qui faisait tout's tes volontés ?
Qui t'as pourri ? Qui t'as gâté ?
Qui c'est qui n' t'as jamais battu ?
Et l'année d'ta fluxion d' poitrine
Qui t'a soigné, veillé, guéri ?
C'est-y moi ou ben la voisine ?

Et à présent qu' te v'la ici
Comme un chien crevé... eune ordure
Comme un fumier... eun' pourriture
Sans un brin d' fleurs, sans eun' couronne,
N'avec la crèm' des criminels...

Qui c'est qui, malgré tout, vient t' voir ?
Qui qui t'esscuse et qui t' pardonne ?
Qui c'est qu'en est la pus punie ?

C'est ta Vieille... toujours... ta fidèle,
Ta pauv' vieill' loqu' de Vieille vois-tu !
. . . .

Mais j' bavard'... moi... j'us' ma salive
La puïe cess' pas... la nuit arrive
Faut que j' men aill' moi... il est l' heure :
Présent... c'est si loin où j' demeure...

Et pis quoi .. qu' est-c' que c'est qu' ce bruit ?
On croirait comm' quéqu'un qui s' plaint !...
On jur'rait de quéqu'un qui pleure...
Oh ! Louis... réponds, c'est p't'êt' ben toi
Qui t' fais du chagrin dans la Terre...

Seigneur ! si j'allais cor te voir
Comme c' te nuit dans mon cauch'mar
(Tu vourais pas m' fair' cett' frayeur ?)

Oh ! Louis... si c'est toi... tiens-toi sage
Sois mignon... j'arr' viendrai bentôt...
Seul'ment... fais dodo... fais dodo,
Comm' aut' fois dans ton petit lit,
Tu sais ben... ton petit lit cage...

Chut !... c'est rien qu' çà... pleur' pas... j' te dis
Fais dodo va... sois sage... sage,
Mon pauv' tout nu... mon malheureux
Mon petiot... mon petit petiot.

Il me reste à vous parler à présent d'une catégorie de monologues, généralement écrits dans une note émue et sentimentale, et qui sont destinés à être accompagnés d'une musique de scène. Certains effets dramatiques soulignés par une harmonie imitative, gagnent alors en intensité, et pour peu que la musique soit savamment adaptée, le texte et la partition se confondent constituant alors une véritable petite scène lyrique.

Les monologues et poèmes de ce genre sont nombreux. Tout le monde connaît la *Fiancée du Timbalier* pour n'en citer qu'un !

Mais je choisirai à titre d'exemple *l'Aiguilleur :* ce sera certes le mieux qualifié pour vous mettre sur la voie !

L'AIGUILLEUR

de Clamadieu.

Lorsque règne partout un silence de mort,
Lorsque dans son logis le travailleur s'endort
Et que sonne minuit au vieux clocher de pierre,
Dans ma cabane triste ainsi qu'une prison
Je dois guetter les trains grondant à l'horizon
Et ne point fermer la paupière

Oh ! si je sommeillais, quel réveil déchirant
L'épouse sur le sein de l'époux expirant,
Les voix des écrasés mourantes et plaintives,
Par le feu les oiseaux du ciel effarouchés,
Les rails rouges de sang et les wagons couchés
Le râle des locomotives !

Ainsi, point de repos pour moi, point de chansons !
La vendange me fuit et les riches moissons
Me font un pain grossier et pétri d'amertume !
Je tiens mille destins chaque heure, entre mes mains,
Pourtant mon avenir, fait de sombres demains,
Est triste comme mon costume.

... Puis j'avais une enfant, soleil de mon abri,
J'aimais sa gaîté franche et ses chants et son cri
Et je la contemplais, oh ! des heures entières.
Lorsque glissait un train sur les rails embrasés,
Chère ange, elle envoyait des milliers de baisers
Aux enfants penchés aux portières !

Je crois la voir encor sautant sur mes genoux...
Le pain de seigle et l'eau me paraissaient plus doux ;
Mon regard la suivait dans ses jeux sur la voie,
Lorsqu'elle allait le long de ces sentiers ferrés
Cueillir une moisson de lauriers préférés
Ma Jeanne était toute ma joie !

La crainte de la perdre était mon seul souci.
Je lui défendais bien de s'attarder ainsi,
Dans ses joyeux ébats ; mais les ordres sévères
Elle les oubliait presqu'aussitôt donnés
Et les enfants, hélas ! bien souvent ne sont nés
Que pour le supplice des pères !...

Un soir passa *l'Éclair,* le fantastique train
Qui déchire le vent, fait trembler le terrain...
O ciel ! qu'avais-je vu en abaissant l'aiguille ?...
« Ma fille !... Jeanne !... Oh ! non, elle aurait entendu
« Venir le monstre... Non ! c'est fait !... Je suis perdu ! »
Le monstre avait broyé ma fille !...

Et depuis j'ai senti, comme des vers rongeurs
Me hanter les soucis et les tourments songeurs
Et des projets sanglants la criminelle engeance
Même, un soir qu'arrivait un convoi de plaisir,
Tout mon être frémit. s'alluma du désir
D'une paternelle vengeance !...

Les wagons, les coupés avaient plus de chansons
Que n'en ont au printemps les nids dans les buissons,
Tous ces gens revenaient de la fête prochaine.
On voyait des viveurs sur les marches perchés
D'autres portant à leurs vêtements accrochés
Des bouquets, des branches de chêne.

Leur bruyante gaîté ne sentait plus de frein,
Aux lèvres s'accrochait quelque joyeux refrain,
Tout un chœur saluait les strophes envolées...
Ah ! chantez, pauvres fous, dansez sur le volcan !
Partis de ce matin vous arriverez quand ?
Dans vos demeures désolées.

Hé ! oui ! ce paria au dérisoire gain
Tient votre sort à tous dans sa calleuse main ;

Le chemin de la mort c'est son doigt qui le montre !
Regardez devant vous ce grand disque abaissé ;
S'il ne se lève point quand vous aurez passé,
Un train vient à votre rencontre.

Ah ! vous n'évoquez pas la rouge vision
Vous ne prévoyez point et la collision
Et les wagons broyés et la machine altière
Râlant sur le sol comme un cheval éventré...
Grand Dieu! quel front d'enfant à mes yeux s'est montré
Si candide par la portière

Non, non ! plutôt la mort ; épargnons l'innocent !
De mon cœur s'est enfui l'affreux rêve de sang
Mon bras est désarmé, la lourde aiguille vibre !...
Vaincu par le regard de ce petit enfant,
Père, j'avais courbé la tête en gémissant
Et mis le train sur le rail libre !

Oui, j'avais oublié tous mes sinistres vœux,
Devant ces yeux si doux, ces boucles de cheveux
Flottant comme un drapeau de pitié dans l'espace !
Il me sembla voir Jeanne implorant leur pardon
Et de la vie à tous ainsi je leur fis don :
A l'enfant ils doivent leur grâce !...

... Mon Dieu ! bonheur, santé, ce bagne m'a tous pris !
De la vie à présent je dédaigne le prix ;
Je suis vieux, je suis las, je n'ai plus de famille !
Mais, comme un chien couché sous le fouet qui le bat,
Comme un soldat blessé qui s'acharne au combat,
Je veux mourir à mon aiguille !

On m'a dit que là-haut vous avez tout pouvoir ;
Pitié, pitié pour les victimes du devoir,
Laissez pleuvoir la joie en leurs pauvres cabanes,
Mettez au riche, au gros, un peu de flamme au cœur,
Aux pères obtenez le prix de leur labeur.
Et ne leur prenez plus leurs Jeannes...

Il est possible que cette musique ne semble pas suffisamment savante aux critiques musicaux et aux mélomanes avertis, mais elle possède l'avantage de suivre le texte d'une façon parfaite et d'en souligner fort habilement les intonations.

Permettez-moi maintenant quelques considérations générales :

Le monologue est une forme impérissable de l'art dramatique.

Certes il a évolué, tel genre a été préféré à tel autre pendant des périodes plus ou moins longues, mais il reste néanmoins toujours à la mode. Il constitue la suprême ressource de ceux qui veulent se distraire en distrayant les autres. Enfin, il possède l'avantage que vous apprécierez tous de permettre aux gens qui chantent faux de se produire sans nous écorcher les oreilles.

Je ne veux pas dire, croyez-le, que ce soit un genre facile et que l'amateur qui s'improvise monologuiste sous prétexte qu'il n'a pas de voix, pourra charmer avec sa seule mémoire ou la facilité qu'il apporte à l'étude d'un texte quelconque !... Erreur !... Dire le monologue est un art qui relève de celui du comédien.

Cet art exige de la diction, une mimique élégante et raisonnée, une élocution facile et surtout correcte, et le choix judicieux d'un répertoire adéquat à la personnalité de l'interprète.

Souvenez-vous-en, jeunes gens, vos petits talents de société pourront vous servir si vous êtes un jour parrains ou garçons d'honneur ! Et ça vous fera peut-être faire un joli mariage! Si vous êtes voyageurs de commerce, de la volubilité, une diction nette, de l'audace, en un mot toutes les qualités du monologuiste vous seront utiles. Dans ce cas un monologue bien dit (je ne dis pas bien appris, comptant sur votre esprit d'à-propos) un monologue bien dit, je le répète, peut vous conduire à la fortune!

Le monologue mène à tout et pleins de confiance, les monologuistes du monde entier devraient adopter la même devise :

Bien dire... et laisser faire !

Voilà, tout ce que j'ai cru devoir noter sur le monologue et ceux qu'il intéresse et parfois même passionne. Or, arrivant presqu'au terme du mien. — Une conférence n'est-elle pas un monologue (souvent trop long) -- je tiens à remercier chaudement mon public pour l'aimable attention qu'il a bien voulu me prêter et j'ajoute, parodiant le bon François Coppée :

Obtenir du succès est mon plus grand souci.
Et si vous m'accordez quelques bravos. Merci!...

André Hass.



